Res 34980/9

SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DE TOULOUSE,

Tenue le 25 Août 1825.

TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,
RUE SAINT-ROME, N.° 41.

M. DCCC. XXV.

SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DE TOULOUSE.

L'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse a tenu sa Séance publique le 25 août 1825, à midi, dans le lieu ordinaire de ses assemblées.

M. de Malaret, Président, en a fait l'ouverture par un discours sur cette question : *Les sciences physiques ne peuvent-elles prospérer sans porter atteinte au développement des sciences morales ?*

M. Tajan a fait le rapport sur le concours ouvert par l'Académie sur cette question : *Peut-on se flatter, sans l'étude des langues anciennes, d'être mis au rang des bons écrivains ?*

Et dans le cas où l'on soutiendrait la négative, l'étude de la langue latine peut-elle suppléer à l'étude de toute autre ?

Le prix a été accordé à M. Delpon, *de Livernon*, membre du Conseil général du département du Lot.

M. Charpentier, *de Saint-Prest*, professeur d'humanités au Collége royal de Louis le Grand, à Paris, a obtenu une mention très-honorable.

M. du Mège a fait l'éloge historique de M. Magi-Durival, ancien membre de l'Académie.

La Séance a été terminée par la lecture du Programme.

DISCOURS

Sur cette question : *Les sciences physiques ne peuvent-elles prospérer sans porter atteinte au développement des sciences morales ?*

Par M. DE MALARET, Président.

MESSIEURS,

DEPUIS que l'expérience des siècles a démontré l'heureuse influence de la culture des sciences et des lettres sur la puissance et la prospérité des nations, on a toujours considéré comme des paradoxes les opinions qui tendaient à révoquer en doute leur utilité, et à regarder leurs progrès comme des présages de décadence et de calamité. Un concert presqu'unanime de louanges s'est élevé depuis l'origine des sociétés, pour célébrer la gloire de ceux qui consacrèrent leur vie à reculer les limites de nos connaissances, et la postérité, qui a consacré leurs noms devenus immortels, offre encore à leurs imitateurs la noble perspective des mêmes récompenses. Toujours équitable dans ses jugemens, elle a refusé ses hommages à ceux qui abusèrent des dons du génie et des fruits de l'étude pour tromper ou pour corrompre leurs contemporains. Elle a rendu justice à leurs talens, mais

son arrêt irrévocable a flétri leur mémoire, et cette juste vengeance des maux qu'ils ont causés, est une grande leçon offerte à ceux qui leur succèdent.

On avait reconnu depuis long-temps que les abus qui pouvaient naître de la culture des sciences, par les fausses applications qu'on peut en faire, par les erreurs qu'elles peuvent momentanément accréditer, n'étaient pas un motif suffisant pour redouter l'éclat qu'elles répandent, et les supériorités de tout genre qu'elles assurent aux sociétés qui encouragent leurs progrès.

Il était réservé à l'époque actuelle de voir des écrivains, d'ailleurs très-recommandables par leurs talens et par leurs principes, renouveler des insinuations défavorables aux sciences. L'esprit de perfectionnement qui se manifeste de toutes parts, semble être pour eux un sujet d'alarmes. On dirait qu'ils redoutent les investigations qui se multiplient chaque jour, et qui chaque jour sont couronnées de quelque succès nouveau. On serait tenté de penser qu'ils craignent qu'une lumière trop vive n'éclaire les hommes, et qu'accoutumés peu à peu à ne regarder comme constantes que les vérités physiques, leur conviction ne s'affaiblisse par degrés pour les vérités morales, qui, fondées aussi sur l'exercice de la raison, s'appuient néanmoins sur des considérations d'un ordre supérieur; en un mot, ils laissent entrevoir dans leurs écrits, encore plus souvent qu'ils ne l'expriment formellement, *que les sciences physiques ne peuvent*

prospérer sans porter atteinte au développement des sciences morales.

Si ces appréhensions étaient fondées, s'il était vrai que l'étude approfondie des sciences et leur perfectionnement dût porter à négliger les plus indispensables devoirs; s'il était vrai qu'elles pussent contribuer à diminuer l'obéissance des peuples aux lois établies, à affaiblir le dévouement au Souverain, à atténuer les sentimens religieux, il n'y a pas de doute que, dans cette lutte d'un genre tout nouveau, on ne dût s'empresser d'accorder une juste préférence à la science qui constitue et conserve les États, sur celle qui tendrait à les dissoudre. Le premier besoin des hommes est, en effet, de connaître, de respecter et d'aimer leurs devoirs. Il ne peut exister de société sans cette condition, et c'est pour avoir méconnu ce principe conservateur que tant de nations ont disparu de la scène du monde, après l'avoir effrayé par leur corruption et leurs désordres, et que d'autres, placées sur le penchant des abîmes, auraient infailliblement éprouvé le même sort, sans leur prompt retour aux vérités morales qu'elles avaient abandonnées.

Heureusement, Messieurs, nous ne sommes pas réduits à la nécessité d'arrêter le glorieux essor des sciences physiques, pour assurer le triomphe des sciences morales; loin de se nuire réciproquement, elles se prêtent un mutuel appui, ou pour mieux dire, la science est une, puisque toutes les parties qui la composent n'ont

qu'un seul objet, celui de développer l'intelligence et les facultés de l'homme sur tout ce qui le concerne, sur tout ce qu'il lui importe de connaître. C'est par ce motif, sans doute, que les philosophes de l'antiquité ne séparaient pas, dans leurs systèmes d'enseignement, l'étude de la morale de celle de la nature. Ils avaient aperçu les rapports intimes qui unissent l'une et l'autre science.

Ainsi, pour accomplir ses hautes destinées, s'il est indispensable que l'homme s'élève, par la considération de sa faiblesse et de sa dépendance, au sentiment de ses devoirs envers le Créateur, il faut en même temps que son intelligence s'exerce sur les propriétés des objets qui l'entourent, sur les moyens de les faire servir à son utilité.

S'il doit avant tout cultiver son cœur, pratiquer la vertu, chérir sa famille, son Roi, sa patrie, leur consacrer sa vie, la sacrifier, s'il le faut, pour les servir, il doit aussi cultiver son esprit, se préserver des dangers qui l'entourent, éloigner les maux qui l'assiégent, et conserver par tous les moyens possibles son existence sans cesse menacée.

Les préceptes de la morale épurée par la Religion doivent toujours guider ses pas dans la carrière de la vie; mais il faut aussi que, pour se montrer digne du premier rang qui lui est assigné dans l'ordre de la création, il apprenne à profiter des trésors accumulés par les savans de tous les âges; il faut que le flambeau du génie qui présida à leurs recherches, répande aussi ses clartés im-

mortelles sur ses travaux, qu'il ajoute de nouvelles richesses à celles qui lui ont été léguées, et que dans ce champ immense, livré à l'activité et à l'industrie des générations humaines, il laisse aussi quelques traces de son passage, un souvenir de sa fugitive existence.

Que serait l'homme sans cette réunion de connaissances morales et physiques qui constitue l'unité de la science ? Il serait incomplet, si j'ose m'exprimer ainsi. Il deviendrait incapable d'atteindre le but pour lequel il a été créé.

S'il n'était éclairé que par les sciences morales, il ne pourrait vivre sur la terre. Il lui serait impossible d'apprécier les œuvres du Créateur, de jouir de la plupart des biens qu'il lui a prodigués. Ses sens seraient vainement frappés du spectacle imposant que présente la nature : il ignorerait les élémens, la destination, les propriétés des objets qui la composent. Toujours livré à des pensées abstraites et spéculatives, abandonné pour tout le reste à une sorte d'instinct, il végéterait, séparé des douceurs de la vie, du charme que présente la société, et des jouissances les plus légitimes.

S'il ne cultivait, au contraire, que les sciences physiques, disciple zélé d'Épicure, on le verrait bientôt plongé dans les désordres les plus grossiers. La vertu serait pour lui un mot vide de sens; l'amitié, une folie; le dévouement à la patrie, une illusion; la vie future, un rêve; l'éternité, un affreux chaos.

On ne peut donc concevoir l'existence de

l'homme que par la réunion des connaissances morales et physiques, qui l'instruisent à la fois de ses devoirs et de sa puissance, lui dévoilent en même temps les secrets de son cœur et ceux de la nature, excitent son génie et répriment son orgueil, lui laissent entrevoir toute sa grandeur en lui faisant sentir toute sa faiblesse : admirable accord qui constitue l'unité de la science destinée par le Créateur à développer son plus noble ouvrage, et qui peut servir à donner une faible idée de l'organisation humaine, incompréhensible alliance d'une matière périssable et d'une substance immortelle.

Qu'on cesse donc de chercher à désunir les sciences et à les représenter comme ennemies ; qu'on cesse de nous dire, que *les unes, chargées de livres et d'instrumens, pâles de veilles et de travaux, baissent toujours vers la terre leur front sillonné d'algèbre, tandis que les autres présentant quelque chose d'aérien et de surnaturel, ne regardent que le ciel, et semblent ne toucher la terre que pour la quitter* (1). Brillante métaphore, de laquelle il faudrait conclure que les sciences physiques entraînent vers le matérialisme, tandis que les sciences morales seules ramènent l'homme vers la Divinité.

Non, Messieurs, l'étude des phénomènes de la nature ne produit point d'aussi funestes effets. Le savant est sans cesse ramené aux idées reli-

---

(1) M. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

gieuses et morales, par la contemplation des merveilles qui sont l'objet de ses recherches. Ses méditations habituelles lui fournissent à chaque instant de nouveaux motifs de reconnaître la toute-puissance divine, d'adorer sa haute sagesse, de respecter les dépositaires de son autorité souveraine, et les lois établies pour le maintien de l'ordre social. Entouré dans l'ordre physique de mystères dont il ne peut sonder la profondeur, il ne s'étonne plus de ceux que la Religion et la morale lui présentent. Une puissance, infiniment supérieure à l'intelligence humaine, lui apparaît à chaque instant au milieu de ses travaux, et tandis qu'il s'exerce sur les objets livrés à ses investigations, sa raison, devenue docile par la conviction de l'expérience, apprend à se soumettre aux vérités révélées qu'il ne saurait comprendre.

Il sait que la Religion est plus puissante que les lois pour civiliser les hommes, que, sans confondre les rangs, elle les unit par un lien commun; qu'elle fait respecter sur la terre ces inégalités indispensables, pour les effacer plus tard devant la majesté de l'Eternel. Ces grandes pensées, sur lesquelles se fondent la stabilité des institutions sociales, se représentent au savant, quels que soient les travaux qu'il embrasse; elles excitent son génie, elles ennoblissent ses efforts : il se sent appelé par la Providence à coopérer au grand œuvre de la civilisation; ou plutôt, il devient, dans l'ordre physique, le ministre de ses volontés, le dispensateur de ses trésors, pour enrichir les sociétés humaines,

accroître leur bonheur par de nouvelles découvertes, et leur dévoiler des secrets ignorés depuis l'origine du monde.

En vain nous opposerait-on que tous les savans n'ont point accepté cette auguste mission qui leur assigne un rang si élevé; qu'il en est plusieurs qui ont avancé la science par de beaux travaux, et offensé la morale par de détestables doctrines. Plaignons-les, Messieurs, d'avoir méconnu la haute dignité dont ils étaient revêtus, et d'avoir assigné une cause purement matérielle aux biens qu'ils étaient appelés à répandre. Ces exceptions, beaucoup plus rares qu'on ne voudrait le faire croire, prouvent seulement que la possibilité de s'égarer est un malheur commun à tous les hommes; mais il serait souverainement injuste d'en conclure que l'effet général produit par les sciences sur ceux qui les cultivent, est d'attribuer au hasard ce qui est évidemment l'effet d'une puissance dont nous ne pourrons jamais concevoir toute l'étendue.

Pourquoi cette tendance générale des esprits vers les progrès des connaissances naturelles alarmerait-elle les amis de la morale? Celle-ci n'est-elle pas invariablement fixée depuis qu'elle a été épurée par la loi nouvelle descendue du ciel pour régénérer la terre? Qui oserait penser qu'il peut manquer quelque chose à ce gage éternel de la divine Sagesse? Si l'application des principes a donné lieu à des controverses qui furent souvent utiles et quelquefois funestes, il en est résulté, du

moins pour les esprits droits et pour tous ceux qui mettent de la bonne foi dans leurs recherches, qu'on ne peut rien ajouter à nos connaissances sous ce rapport, et qu'il est infiniment plus sage d'obéir aux préceptes, que de les soumettre à de nouvelles discussions.

Il en est de même des sciences politiques, qui forment une branche essentielle des sciences morales. Que reste-t-il à découvrir sur ces théories tant de fois débattues? L'art de gouverner n'est plus un secret qu'on puisse dérober aux regards des nations. Elles ont appris, par de funestes épreuves, à redouter autant la licence que le despotisme. L'autorité des Souverains s'est conciliée avec la liberté des peuples; l'équilibre et la paix se sont rétablis partout où ce principe conservateur a été admis, et cette inquiétude générale qui a produit tant de secousses dans notre patrie, qui a remué la société jusque dans ses fondemens, s'est calmée pour toujours à l'aspect de ce pacte auguste, monument immortel de la gloire d'un grand Monarque.

On doit donc considérer les sciences morales comme suffisamment éclaircies pour tous ceux qui cherchent avec sincérité la règle de leurs devoirs et les principes de leur conduite, et on peut regarder tout au moins comme superflu, de continuer sur ces objets des discussions, auxquelles ne préside pas toujours l'amour de la paix et de la vérité.

L'étude de la nature ne présente ni les mêmes

caractères, ni les mêmes dangers. On connaît les limites que les sciences morales ne doivent pas franchir; mais on ignore celles qui ont été assignées aux sciences physiques. On est encore bien loin d'être fixé sur une multitude de questions importantes, qui toutes rentrent dans le domaine de l'intelligence de l'homme, et sont livrées à son activité par le souverain Arbitre de toutes choses. Pourquoi laisserions-nous tant de biens, dont nous pouvons jouir, cachés sous le voile qui les dérobe à nos yeux? Il en est sans doute un grand nombre qui resteront toujours ignorés; mais les travaux accumulés des savans de tous les âges ayant produit les plus heureux résultats, quel danger pourrait-il y avoir à les continuer? La société a-t-elle quelque chose à redouter des explorations nouvelles?

Lorsque pour faire servir à nos besoins les substances qui nous entourent, la chimie pénètre chaque jour plus avant dans leur organisation, découvre des agrégations qui étaient inconnues; lorsqu'elle offre à la médecine et aux arts de nouveaux moyens de prolonger et d'embellir la vie, pourrait-on éprouver d'autres sentimens que ceux de l'admiration et de la reconnaissance? Refuserait-on le même hommage à la physique, à l'astronomie, à la science des nombres, sous le prétexte que nos adversaires cherchent à les représenter *toujours baissées vers la terre, prêtes à succomber sous le poids des livres et des instrumens?* Reproche aussi étrange qu'il est peu mérité. Comme

si ce n'était pas à l'aide des livres, des instrumens, et de cet algèbre si maltraité par eux, que ces sciences s'élèvent vers la voûte céleste, pour observer la marche des corps qui roulent dans l'espace, déterminer les lois qui régissent leurs mouvemens, et calculer des distances qui paraissent incommensurables. Ce n'est qu'après ces glorieux triomphes qu'elles abaissent leurs regards vers la terre, pour apporter aux hommes ces connaissances sublimes, et leur apprendre à en retirer les applications les plus utiles. La division du temps, la navigation, le commerce, l'industrie, la civilisation, sont les magnifiques corollaires de ces sciences si dédaigneusement traitées; et lorsque les savans s'appliquent à déduire de nouvelles conséquences des faits connus, et à continuer ainsi le grand ouvrage entrepris par ceux qui les ont précédés, est-il raisonnable de ne pas encourager leurs efforts, et de redouter leurs succès? Les publicistes dont nous voudrions dissiper les alarmes, y trouvent un signe de décadence. Voudraient-ils faire cause commune avec le philosophe de Genève, et lui aider à soutenir un brillant paradoxe? Nous sommes loin de le penser. Ils professent de trop saines doctrines, pour avoir d'autres rapprochemens que l'éloquence, avec celui qu'ils regardent comme l'un des principaux auteurs des maux que nous avons éprouvés, et cependant leurs opinions et leur méfiance les conduisent infailliblement à une alliance qu'ils réprouvent.

Qu'ils cessent donc de regarder comme une

calamité ce qui est un présage de prospérité et de gloire! Qu'ils rendent plus de justice à nos savans et à l'esprit de notre siècle! On peut les calomnier sans doute; mais les faits parlent plus haut que les suppositions. Les progrès des sciences naturelles ne sont pas douteux, et les mœurs, loin de s'altérer, s'améliorent. Après le grand orage qui avait tout renversé, la Religion et la morale se sont relevées brillantes d'un éclat nouveau, revêtues de ce charme inexprimable que donne le souvenir récent d'une longue proscription. Environnées du respect des peuples, leur salutaire influence s'étend chaque jour davantage. La France, retrempée par de grandes infortunes, rajeunie par de belles institutions, commence une ère nouvelle sous les auspices de ses Rois légitimes. A ces indices certains d'une vigueur renouvelée, nous ne saurions reconnaître les effrayans symptômes d'une décadence, qui n'afflige jamais que les nations endormies dans la mollesse et dans les délices d'une prospérité non interrompue. Nous retrouvons, au contraire, au milieu de nous tous les élémens d'une grandeur qui a, pour garantie de sa durée, les leçons imposantes du passé, le courage de nos citoyens, leur respect pour la Religion et pour la morale, et leur amour pour les augustes descendans du grand Henri.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS DE 1825;

Par M. TAJAN, Associé résidant.

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE avait proposé, pour le Concours de cette année, la question suivante :

Peut-on se flatter, sans l'étude des langues anciennes, d'être mis au rang des bons écrivains ?

Et dans le cas où l'on soutiendrait la négative, l'étude de la langue latine peut-elle suppléer à l'étude de toute autre ?

Ce sujet, éminemment littéraire, était digne d'exciter la plus noble émulation. L'Académie n'avait pas prescrit de système; mais il n'était pas difficile de concevoir que la question qu'elle avait proposée, était un hommage rendu à ces langues classiques, auxquelles toutes les langues vivantes sont redevables de leurs plus grandes richesses, et qu'elle désirait des solutions conformes aux saines doctrines de la littérature.

Ses désirs ont été accomplis. Tous les auteurs qui se sont présentés dans la lice, même ceux qui ont développé des systèmes contraires, ont exprimé leur admiration pour les chefs-d'œuvre de

l'antiquité ; et si quelques-uns d'entr'eux ont déduit de fausses conséquences des principes qu'ils avaient avoués, ces conséquences ont été démenties par leur propre exemple.

Je justifierai bientôt cette observation ; mais, en attendant, je vais résumer ici les travaux auxquels l'Académie s'est livrée pour l'appréciation des ouvrages envoyés au concours, et qui, pour la plupart, méritaient de fixer son attention.

Ces ouvrages étaient au nombre de sept.

Le premier n'a pu soutenir l'épreuve d'une lecture suivie.

Le second est un discours qui réunit le double mérite de la pensée et du style, et dans lequel l'auteur développe avec une éloquence soutenue les avantages immenses que l'écrivain peut trouver dans l'étude des langues classiques, et spécialement dans celle du latin.

Je m'occuperai ailleurs, d'une manière plus particulière, de ce discours, qui a excité au plus haut degré l'intérêt de l'Académie : je n'en prends note ici que pour annoncer que l'épreuve de la première lecture le fit juger digne d'un examen plus approfondi, et qu'il monta à la première classe.

Le discours n.° 3 obtint la même distinction, quoique l'auteur y eût professé des doctrines entièrement opposées à celles de son concurrent. L'Académie se réserva aussi le soin d'apprécier, dans un second examen, les élémens du système que cet auteur avait exposé ; mais, avant tout, il était juste de placer également au premier rang

une production qui portait, dans toutes ses parties, l'empreinte d'un vrai talent.

Les mémoires inscrits sous les n.os 4, 6 et 7 n'obtinrent pas le même avantage, parce qu'ils étaient loin de présenter le même intérêt; mais l'ouvrage n.° 5 produisit une telle impression, qu'il monta à la première classe d'après le vœu unanime de l'Académie.

Le premier examen de tous les mémoires du Concours étant terminé, l'Académie dut porter son attention sur les trois mémoires, seulement, qu'elle avait distingués; et, dans cette seconde épreuve, le discours n.° 3 fut écarté.

Ce n'est pas qu'il n'y ait du mérite et un très-grand mérite dans cette composition; mais avec un talent très-remarquable, l'auteur professe dans son discours les plus étranges doctrines.

Il considère les langues anciennes dans leurs principaux rapports avec les langues modernes, notamment avec la langue française; et, pénétré d'admiration pour notre belle littérature, il s'efforce de prouver qu'on peut être très-bon écrivain sans le secours des anciens.

Cet enthousiasme pour les lettres françaises est, sans doute, bien légitime; il a même quelque chose de louable qui suffirait pour désarmer la critique, parce qu'il prend sa source dans cet orgueil national, qui place toujours la gloire du pays au-dessus de toutes les gloires; mais il ne faut pas qu'une admiration exclusive et irréfléchie nous rende aveugles ou ingrats.

Notre littérature est, sans doute, riche en monumens de tous les genres. Parmi toutes ces créations qui flattent notre vanité, il en est, à la vérité, plusieurs qui ne peuvent être attribuées à aucune inspiration étrangère, et qui nous appartiennent en propre; mais il est juste de reconnaître aussi que la plus grande partie de nos richesses littéraires, celles, sur-tout, qui composent la plus brillante parure du siècle de Louis XIV, ont été empruntées à cette vieille littérature que notre auteur repousse avec un si superbe dédain.

Du reste, ce n'est pas seulement par la pompe, la magnificence et la sublimité de ses chefs-d'œuvre que la littérature ancienne domine sur toutes les littératures modernes. C'est à elle, et à elle seule, que nous sommes redevables de ces règles salutaires qui dirigent la pensée, préviennent les écarts de l'esprit, soumettent les inspirations de l'âme au joug de la raison, enseignent, en un mot, l'art merveilleux de modifier et de classer toutes nos conceptions et de les développer avec mesure. C'est dans l'étude des anciens que l'écrivain doit aller puiser cette pureté de goût, cette correction, cette élégance, ce tact exquis et délicat, ces images gracieuses, ce charme de coloris, ou bien ces mouvemens hardis, cette exaltation si féconde en éloquentes inspirations, et dont la littérature classique nous fournit tant d'exemples et de modèles; et toutes les théories qui auraient pour objet d'affaiblir le culte que nous devons à l'antiquité, tendent évidemment à nous ra-

mener au siècle de l'ignorance et de la barbarie.

Il n'est pas vrai, ainsi que le prétendent les disciples de la nouvelle école, que l'étude des anciens nuise à l'étude des langues vivantes. Si la langue française s'est agrandie, si elle s'est épurée, si elle s'est polie et perfectionnée, c'est la culture des langues grecque et latine qui lui ont révélé le secret de ses ressources et facilité toutes ses conquêtes; c'est en étudiant ces deux langues, en nous familiarisant avec leur génie, que nous sommes parvenus à transporter dans la nôtre, une partie de leurs séductions et de leur magie, et sur-tout à nous composer cette magnifique littérature dont nous sommes orgueilleux, parce qu'elle forme un de nos plus beaux titres de gloire.

A l'exception de l'éloquence de la chaire, dont Bourdaloue, Bossuet et Massillon enrichirent notre langue, et de la poésie légère dont Voltaire nous fit connaître le charme et les enchantemens, tous les autres genres de littérature nous ont été transmis par les anciens; et les sophismes les plus brillans, les plus séduisans paradoxes ne pourront jamais effacer cette vérité que l'on trouve inscrite sur tous nos monumens littéraires, et que les détracteurs des classiques devraient enfin s'empresser de reconnaître.

Mais si notre langue, d'abord si pauvre et si bornée, a puisé toutes ses perfections dans l'étude des langues d'Athènes et de Rome, pourquoi l'é-

crivain n'irait-il pas fouiller encore dans les trésors inépuisables de ces deux langues, pour y chercher de nouvelles inspirations et essayer de nouvelles conquêtes ?

Il serait difficile de se rendre compte de cette résistance, si les productions des novateurs n'avaient manifesté leurs véritables motifs.

Ils ne veulent pas étudier les anciens, disent-ils, parce qu'ils n'ont pas besoin de modèles, et ils n'ont pas besoin de modèles, parce qu'ils ne veulent pas être imitateurs.

C'est là, sans doute, une bien noble ambition ; mais les compositions de ceux qui paraissent en être animés, détruisent tout l'effet de ces pompeuses jactances.

Pour ne pas imiter les anciens, ils se sont jetés dans tous les écarts d'une imagination bizarre et déréglée. Selon eux, le génie, libre de toute contrainte, doit marcher avec une entière indépendance, et n'écouter d'autre influence que celle de ses propres conceptions ou de ses caprices. Les principes, les règles, toutes ces maximes que l'écrivain s'est toujours fait un devoir de respecter et de suivre, ne sont, à leurs yeux, que de vieilles théories auxquelles les esprits médiocres sont obligés de se soumettre, parce qu'ils n'ont ni assez de talent, ni assez de courage pour en secouer le joug, mais que l'homme de génie doit mépriser. Suivant leur système, le précepte tue le goût, et l'esprit est étouffé sous le poids de ces dogmes scolastiques, de cette doctrine exigeante

et incommode que la raison même désavoue, et qui n'est prescrite que par les rhéteurs.

Quant à la langue, elle est bien loin d'être fixée. Si depuis Marot elle a acquis tant de grâce, de moelleux et d'harmonie, pourquoi n'en acquerrait-elle pas encore ? Il ne faut pour cela que de l'audace. Il faut créer de nouveaux termes. Il faut, par une combinaison adroite, associer des mots qu'un faux goût avait jusqu'ici séparés, et donner ainsi à la pensée une expression à la fois simple et forte, naïve et relevée, énergique et piquante ; il faut, sur-tout, si l'écrivain veut peindre un objet, qu'il ne soit pas arrêté par les difficultés de la règle, et qu'il puisse employer arbitrairement toutes les couleurs dont il lui aura plu de charger ses pinceaux; il faut, en un mot, que, débarrassé de toutes entraves, il puisse assujettir la langue aux besoins, aux caprices, aux hardiesses de son imagination, au lieu d'en être esclave.

Telles sont les prétentions de l'école romantique, et toutes les créations de ses adeptes sont la conséquence de cette singulière théorie. Ils se sont composé un genre qui ne ressemble à aucun autre, et dont le but principal est de bouleverser toutes les idées, d'exagérer tous les sentimens, d'outrer tous les caractères, de défigurer le langage, et de substituer ainsi une littérature gigantesque, mais stérile, à cette littérature pure, réglée et féconde que nos plus beaux génies nous ont léguée.

Sous le prétexte de peindre la nature avec ses couleurs natives, ils l'ont représentée, non dans tout ce qu'elle a d'enivrant et de majestueux, mais dans tout ce que ses phénomènes offrent de plus hideux, de plus sauvage, dans tout ce que les catastrophes qui la bouleversent peuvent présenter de désolant et de terrible; et ils ne se livrent à ces exagérations, que pour se procurer la triste jouissance de frapper fortement le cœur et de le déchirer, au lieu de l'émouvoir et de le consoler par le charme et la variété de leurs tableaux.

Veulent-ils peindre le sentiment et exprimer des sensations violentes? leur muse mélancolique et sombre n'exhale que des accens plaintifs et vaporeux, dont les effets sont calculés avec art; et, dans ces accens remplis de larmes, pour me servir de leurs expressions, il est impossible de reconnaître les émotions qui auraient dû les inspirer.

Il en est de même de toutes leurs compositions; ils transportent partout le néant et le vague de leurs idées, le faux brillant de leurs figures et de leurs images, la recherche et l'afféterie du langage, les licences d'une diction qu'ils appellent pittoresque, les hardiesses et les artifices d'un style tantôt bas et trivial, tantôt pédantesque, prétentieux et boursouflé, presque toujours sans grâce, sans goût et sans dignité.

C'est là, Messieurs, le déplorable effet des doctrines modernes; et c'est là, aussi, le motif qui a déterminé l'Académie à porter vivement son attention sur le discours n.° 3.

Quoique l'auteur eût adopté le système que je viens de combattre, cette considération n'était pas suffisante pour faire rejeter son ouvrage. Au contraire, il était trop remarquable pour qu'il ne dût point exciter le zèle du corps savant qui en avait reçu l'hommage. Les premières impressions que l'Académie avait éprouvées en le lisant, lui avaient donné la plus haute idée du talent et de la facilité de l'auteur; et ces impressions se sont maintenues et fortifiées par un examen plus réfléchi.

Elle a reconnu dans ce discours un esprit profondément versé dans les matières de goût et de doctrine, mais entraîné par son enthousiasme pour les lettres françaises. A la délicatesse, aux souplesses et à la correction élégante du style, il était facile aussi de reconnaître un écrivain exercé; et c'est, précisément, parce qu'elle avait remarqué en lui toutes les qualités qui distinguent un littérateur de la bonne école, que l'Académie a dû être étonnée de le trouver en opposition avec des principes qui lui ont procuré des avantages si précieux et si rares.

Du reste, son système est séduisant, et il l'expose avec habileté. Il s'élève avec force contre l'étude des anciens, et critique, à la fois, avec amertume, et les rhéteurs qui la prescrivent et les écrivains qui s'y soumettent, parce que, selon lui, les ressources qu'elle promet ne sont pas proportionnées à la perte de temps qu'elle exige, et que, d'ailleurs, les modernes ont assez de beautés pour servir à leur tour de modèles.

A l'aide de quelques argumens, il parvient à prouver que l'étude exclusive et habituelle des classiques ne produirait pas d'heureux résultats; et nous pensons comme lui, parce qu'il est bien certain que celui qui porterait toutes ses méditations sur les langues anciennes, sans s'exercer dans sa propre langue, ne pourrait jamais devenir un bon écrivain; mais ce n'est là que l'abus, et c'est cet abus que notre auteur aurait dû se borner à proscrire, au lieu d'étendre sa proscription jusqu'à l'étude elle-même.

Il parvient aussi à démontrer que l'étude de la littérature moderne peut, absolument, remplacer celle de la littérature ancienne; mais, ici, il ne suffisait pas de raisonner pour fournir une démonstration satisfaisante; il fallait appuyer les argumens par des exemples.

S'il eût prouvé, par des faits, que les modernes n'avaient rien emprunté aux anciens, pour composer leur littérature; que les langues vivantes s'étaient formées et perfectionnées sans le secours des langues mortes; que l'éloquence et la poésie sont nées parmi nous et appartiennent au génie de notre propre langue; qu'Homère et Virgile n'ont pas créé l'épopée; que les modernes auraient trouvé, comme les anciens, le secret de ce merveilleux dont ces derniers ont enchanté leurs fictions; que nos tragiques n'ont pas eu besoin de chercher dans Euripide et Sophocle des inspirations et des modèles; que Pindare et Horace n'ont eu aucune influence sur nos lyriques; que notre

comédie aurait été ce qu'elle est, sans le secours d'Aristophane, de Plaute et de Térence; que nos grands orateurs seraient parvenus au même degré de force, d'élévation et de puissance sans Démosthènes et Cicéron; s'il eût prouvé, en un mot, que toutes nos créations littéraires sont notre propre ouvrage, il aurait parfaitement démontré l'inutilité d'une étude qui ne pourrait rien nous apprendre, puisqu'elle ne nous aurait rien appris.

Mais comme il est prouvé, au contraire, que nos poètes, nos orateurs, nos historiens et nos moralistes ont retrempé leur génie à l'école des anciens, et que c'est à cette littérature classique que nous devons reporter, en général, toute la gloire de la nôtre, il est évident que le système si éloquemment développé par l'auteur du discours n.° 3, n'est fondé que sur des sophismes; et l'Académie ne pouvait point couronner des sophismes, quelqu'ingénieux, d'ailleurs, qu'ils pussent être.

D'un autre côté, il faut le dire aussi, quoique l'auteur paraisse posséder un grand fonds de connaissances, il n'a pas fait preuve d'érudition. Sa composition, très-remarquable par le style, ne présente à la controverse aucun aperçu, aucun caractère, aucune critique, aucune autorité qui puisse donner quelque poids aux solutions qu'il a déduites de ses argumens; et je dois le dire, l'Académie des Sciences n'étant pas un corps purement littéraire, exige autre chose que de l'éloquence et de la dialectique. Le choix des mots,

l'expression exacte des idées, les tours des phrases, l'harmonie des périodes, les figures et les mouvemens oratoires, sont, sans doute, d'une grande considération à ses yeux; mais elle veut aussi que ceux qui aspirent à ses couronnes, joignent à ces brillans accessoires, les résultats de recherches et d'observations, gages certains de leurs lumières et d'une instruction positive.

Cette critique doit s'étendre au discours n.° 2. L'auteur de ce discours est aussi un écrivain plein de goût, d'éloquence et de verve. Il appartient également à l'école des classiques, mais il a eu, sur l'auteur du discours n.° 3, l'avantage de ne pas désavouer ses maîtres. C'est assez dire qu'il a embrassé un système tout différent de celui de son rival, et c'est déjà un très-grand mérite; mais ce mérite ne suffisait pas.

Un sujet est une mine qu'il faut exploiter pour en découvrir les trésors; et le mineur qui, au lieu de fouiller dans les entrailles de la terre, se bornerait à en effleurer la superficie, ne parviendrait jamais à cette découverte. Ainsi, un auteur doit creuser, approfondir son sujet, pour en connaître l'étendue et le développer dans tous ses rapports; et si, au lieu de l'étendre et de le féconder par la méditation, il s'efforce de le circonscrire et de le resserrer pour mieux l'embellir, pour l'entourer de prestiges, pour le revêtir de tous les ornemens du langage, cet extérieur gracieux, cette magie d'emprunt ne pourront aveugler personne sur la médiocrité d'une telle production.

C'est ainsi que notre auteur a procédé. Il a étudié son sujet; mais il ne l'a traité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que dans ses formes extérieures, sans pénétrer dans sa substance, dans tout ce qu'il présentait de profond et d'instructif; et de quelques couleurs, de quelque éclat qu'il ait revêtu ces formes, cet éclat n'est que factice.

Certes, il n'était pas difficile de soutenir que les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome avaient puissamment influé sur les créations modernes, et, en particulier, que la langue française s'était dépouillée de son âpreté et de sa rudesse, par l'étude du grec et du latin. Il n'était pas difficile non plus de démontrer, par des argumentations, qu'il est impossible de devenir bon écrivain sans l'étude des classiques; mais marquer le degré d'influence que les anciens ont exercé sur l'art de penser et sur l'art d'écrire; parcourir et apprécier les divers genres de leur immense littérature; saisir et faire remarquer les rapports de chacun de ces genres avec ceux des littératures vivantes; dessiner les caractères distinctifs des classiques les plus parfaits, et les comparer avec ceux des auteurs modernes qui ont acquis le plus d'illustration; indiquer les perfections ou les beautés, les règles et les doctrines que ces derniers ont empruntées à leurs devanciers, et celles qui leur sont propres; faire connaître l'étonnante supériorité de ces anciens si dédaignés, malgré le progrès des lumières et les conquêtes de la civilisation : d'un autre côté, constater l'état des langues après la décadence de

l'empire romain; suivre dans leurs développemens progressifs, les perfectionnemens, sinon de toutes les langues vivantes, du moins ceux de la langue française; signaler les influences que l'étude du grec et du latin a exercées sur le génie de cette langue, sur les révolutions qu'elle a subies, sur les conceptions les plus élevées dont elle a été l'instrument; enfin, résumer, dans un aperçu rapide et lumineux, tracé avec vigueur mais avec méthode, les résultats de cette vaste et magnifique discussion : telles étaient les difficultés du sujet; et ces difficultés n'étaient pas insolubles pour un écrivain laborieux, qui, comme l'auteur du discours n.° 2, aurait été doué d'un profond savoir, d'un excellent jugement, d'une grande facilité de style, et, sur-tout, de cet enthousiasme qui féconde le talent, qui exalte le zèle, et qui fut toujours, pour l'orateur comme pour le poète, le foyer des plus enivrantes inspirations.

Toutefois, il est juste de dire que plusieurs des conditions attachées au sujet, et que je viens de rappeler, étaient entrées dans le plan de l'auteur; mais soit que les développemens que ce plan aurait exigés aient rebuté son courage, soit qu'il ait calculé le temps qu'il pouvait consacrer à cette grande composition, il a modifié ses premières idées; et au lieu de s'attacher à l'observation et à la critique, c'est-à-dire, à la partie vraiment substantielle du sujet, il ne s'est occupé que de la partie brillante : on dirait un peintre qui, au lieu de s'étudier à saisir le

caractère, la physionomie et les beautés de son modèle, aurait exercé son génie et versé toutes les couleurs de sa riche palette sur la bordure de son tableau.

Sans être trop sévère, on peut aussi reprocher à l'auteur d'avoir employé les formules de l'argumentation pour la démonstration de ses preuves. Cette forme appartient exclusivement au genre de la dissertation. Les objections et les réponses ne veulent qu'un style clair, simple, précis, méthodique; c'est le style de la discussion, tandis que le discours exige, au contraire, un style relevé, solennel, animé par des figures, orné de toutes les grâces de l'élocution. Toutefois, notre auteur a dissimulé avec talent les difficutés dans lesquelles il s'était engagé, en les couvrant de fleurs; et l'on verra, par un beau passage que je vais copier, avec quel bonheur il les a éludées.

Après avoir prouvé que les anciens étaient et devaient être les modèles éternels du goût, du vrai et du beau, il se fait cette objection, à laquelle il répond ensuite d'une manière aussi éloquente que victorieuse.

« Une dernière objection se présente. Les an-
» ciens, nous dira-t-on, ont peint avec vérité les
» mœurs de leur temps; mais les mœurs sont
» bien changées, les mêmes couleurs ne sauraient
» tracer des physionomies aussi différentes que
» celles des anciens et des modernes; ainsi, en
» vous accordant même que l'étude des anciens
» peut n'être que sans utilité, pour tout ce qui

» tient à ce que l'on nomme plus particulièrement
» le style, elle ne saurait servir à la connaissance
» du cœur humain et à la peinture des sociétés
» modernes. De nouvelles idées, des opinions
» nouvelles, d'autres croyances, d'autres carac-
» tères demandent un autre système. Notre goût
» usé trouve un peu fade la monotone simplicité
» des anciens; sortons donc de ces entraves de
» convention qui arrêtent l'essor du génie et
» compriment l'élan de la pensée; qu'une littéra-
» ture nouvelle s'élève avec de nouveaux besoins;
» que le génie moderne secoue enfin le joug de
» l'antiquité, sous lequel il gémit captif depuis
» tant de siècles, et nous allons le voir, livré à
» lui-même, produire en foule les chefs-d'œuvre.

» Elles sont bien séduisantes, sans doute, ces
» magnifiques promesses qui assurent à l'avenir
» des plaisirs et des gloires inconnues à nos pères,
» qui, à si peu de frais, nous prodiguent tant de
» merveilles ! Voyons si elles tiennent tout ce
» qu'elles annoncent.

» Une des prétentions de la nouvelle école, c'est
» de reproduire la nature, les hommes, les sen-
» timens, la vie enfin dans toute sa réalité; de
» substituer à des peintures factices, à des beautés
» artificielles l'expression naïve et simple du cœur
» humain; de ne donner à la pensée d'autre li-
» mite que le monde même, à l'imagination,
» d'autres lois que son caprice. Entendons-nous,
» d'abord, sur le mot *expression de la nature ;*
» il y a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, deux

» natures : l'une, éternelle, immuable, se main-
» tient sous toutes les formes de gouvernement,
» dans tous les pays, dans tous les temps; elle
» constitue l'homme tout entier, avec ses affec-
» tions si variées, ses vices, ses vertus. C'est elle
» qui, simple et touchante, parle à toutes les
» âmes dans les vers d'Homère et de Virgile : elle
» est aujourd'hui la même qu'il y a deux mille ans;
» source féconde de généreuses pensées, de dévoue-
» mens héroïques, elle fait battre notre cœur au
» récit d'une belle action, d'un sentiment sublime,
» d'une vertu obscure et libre. Voilà la nature
» qu'ont peinte les anciens, après eux les grands
» écrivains du siècle de Louis XIV. Elle se révèle
» quelquefois dans un idiome encore grossier, dans
» un siècle encore barbare. Montaigne l'a reproduite
» avec sa vive et puissante imagination. Shakes-
» peare lui-même lui doit une gloire que n'ont pu
» étouffer tant de défauts et de bizarreries.

» Il est pour ainsi dire une seconde nature ar-
» tificielle, telle que l'ont faite nos coutumes, nos
» mœurs fausses, nos vices polis, notre civilisa-
» tion corrompue : celle-là se trahit par l'exagé-
» ration des sentimens, une simplicité affectée,
» l'impatience de toutes les règles, le vague de
» toutes ses rêveries, l'obscurité pénible de la
» pensée qu'elle prend pour profondeur : mélange
» de mille nuances diverses, dans ses traits indécis
» elle représente parfaitement cette vieille Europe
» tourmentée de ses doutes comme de ses croyan-
» ces, fatiguée de ses anciennes institutions et

» mécontente de ses nouvelles libertés, se jetant
» hors de toutes les routes connues pour atteindre
» à une perfectibilité imaginaire, et se sauvant
» de l'ennui par l'extravagance. Peignez la pre-
» mière de ces natures, et vous vivrez éternelle-
» ment; car si la forme extérieure de l'homme
» peut changer, le fond reste toujours le même,
» et tôt ou tard le vrai reprend son empire sur
» les esprits; seul il est éternel. Au contraire, la
» seconde de ces natures, expression fugitive d'une
» société qui passe, ombre fausse et légère d'un
» tableau que chaque jour efface, ne saurait four-
» nir au génie des couleurs solides, des inspirations
» durables : étrange phénomène qui se renouvelle
» pour les nations comme pour les individus!
» C'est aux époques des dégradations morales et
» intellectuelles, que l'on vante le plus la vertu et
» la perfectibilité. Ne nous faisons pas illusion;
» n'épuisons pas ce qui nous reste de vie dans de
» vaines tentatives, dans des théories stériles. Il
» est pour les littérateurs, comme pour les peuples,
» un certain charme de jeunesse, une vivacité
» d'imagination, une fleur de naturel qui se flétrit
» promptement et meurt pour ne plus renaître;
» si quelque chose peut les ranimer, c'est l'étude
» de ces mêmes anciens, qui, à leur naissance,
» leur servirent de guides et de modèles. Ainsi,
» à l'aspect des lieux célèbres, au souvenir des
» antiques vertus, l'âme retrouve son énergie, et
» s'élance à une hauteur que d'elle-même elle
» n'aurait su atteindre. Les lois du goût sont, à

» une littérature épuisée, ce que de bonnes lois
» sont à un peuple corrompu par la civilisation et
» l'excès des richesses. Si elles ne créent pas tou-
» jours des beautés ou des vertus, elles arrêtent
» du moins le torrent des mauvais exemples; elles
» perpétuent les saines traditions, les admirations
» fécondes. Pour créer ou rajeunir une littérature,
» il faut l'enthousiasme de la liberté ou de la Re-
» ligion. Ainsi, le siècle de Louis XIV vit paraître
» un genre nouveau d'éloquence, qui place la tri-
» bune moderne à côté de la tribune antique,
» l'oraison funèbre; ainsi peut-être encore, dans
» cette Grèce, terre classique de l'héroïsme et du
» génie, toutes les gloires renaîtront avec les su-
» blimes enthousiasmes du martyre, de la patrie
» et de la liberté; et les ouvrages immortels qui
» conservaient en secret et nourrissaient chez cette
» admirable nation, avec le souvenir de ses ancê-
» tres, le feu sacré de l'indépendance, qui res-
» taient là comme pour protester contre son escla-
» vage, et réveiller quand il en serait temps des
» vertus obscurcies mais non éteintes, ces ouvrages
» pourront, seuls encore, créer de nouveaux chefs-
» d'œuvre, comme les Thermopyles ont enfanté
» de nouveaux Léonidas. »

Ce passage donnera une idée du talent et de la manière de l'auteur.

Plus loin, il examine la question de savoir si l'étude du latin serait suffisante; et, après avoir fait un parallèle de la littérature grecque et de la littérature latine, dans lequel ces deux littératures

sont judicieusement appréciées, il se prononce pour l'affirmative ; mais il est juste d'observer qu'il n'émet cette opinion qu'avec une circonspection timide et mesurée, parce qu'il ne peut pas se dissimuler la supériorité de la langue d'Homère.

« S'il fallait, dit-il, se renfermer dans une seule » littérature, peut-être serions-nous obligés de » nous décider pour la littérature romaine, qui a » pénétré plus avant, et plus généralement, dans » toute la société européenne ; qui se lie plus par- » ticulièrement à nos souvenirs, à notre droit, à » notre culte, et qui, devenue comme le lien com- » mun du monde savant, réalise, en quelque sorte, » cette langue universelle, objet des vœux et des » recherches d'un grand homme. »

Telles sont, Messieurs, les conclusions de l'auteur du discours n.° 2. Elles paraissent être, chez lui, l'effet d'une conviction profonde, déterminée par des études et des méditations sérieuses ; mais il est fâcheux qu'elles n'aient pas été amenées par des développemens substantiels et solides, par les résultats d'investigations et de recherches, qui, en jetant une vive lumière sur la question que l'auteur avait à résoudre, auraient mis entièrement à découvert les connaissances qu'il a puisées dans le commerce des anciens.

Tout ce qu'il y a de bon et de beau dans ce discours se retrouve, avec bien plus d'éclat encore, dans le mémoire inscrit sous le n.° 5. Ce dernier ouvrage présente d'ailleurs, dans son ensemble et dans ses détails, un bien autre genre d'intérêt.

J'ai déjà dit que la première lecture de ce mémoire produisit une vive sensation dans le sein de l'Académie; et l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura que l'auteur, s'élevant à la hauteur de son sujet, l'a embrassé dans toute son étendue, n'a reculé devant aucune difficulté, a déployé la plus vaste érudition, classé toutes ses preuves avec une méthode admirable, et animé sa composition par les charmes d'un style plein de mouvement, de chaleur et de vie.

Mais pour apprécier un mémoire d'une telle importance, il ne suffit pas de le louer; il faut l'étudier dans le plan, le suivre dans les détails d'exécution, vérifier ses doctrines et ses solutions, et ce soin, auquel je vais me livrer, réclame en ma faveur un surcroît d'attention et d'indulgence, puisqu'il m'impose l'obligation d'analyser un ouvrage qu'il eût été si glorieux pour l'auteur et si facile pour moi de vous communiquer en entier.

Dans un exorde précis, l'auteur donne une idée générale et rapide du sujet, et pose les bases du système qu'il a adopté. Ces bases sont très-simples, elles reposent uniquement sur la nécessité d'étudier les anciens, pour former son jugement, enrichir son imagination et régler son style.

Pour démontrer cette nécessité, l'auteur expose un plan qui ne peut avoir été conçu que par un talent supérieur.

Il divise ses matières en quatre parties, dont chacune fait l'objet d'une proposition. Il s'engage à établir,

En premier lieu, que les élémens d'une belle littérature ne se montrent que chez les Grecs et les Romains;

En second lieu, que les modernes ne peuvent découvrir les secrets de l'art d'écrire, qu'en marchant sur les traces des anciens;

En troisième lieu, que sans la connaissance des langues grecque et latine, on ne saurait se laisser inspirer par les beautés littéraires qu'elles nous ont transmises.

Enfin, en quatrième lieu, que le latin offre les principaux caractères que l'on doit chercher dans une langue savante.

On voit par cette division que l'auteur a contracté de grands engagemens, et qu'il a dû compter sur la fécondité de ses ressources pour les remplir.

L'exécution de ce plan a réalisé les espérances qu'il avait fait naître.

Dans une introduction écrite de verve, l'auteur remonte à l'origine des sociétés, jette un coup d'œil sur la formation des langues, et caractérise avec précision chacune des principales langues de l'Orient : ainsi, le chinois, l'indien, le sanscrit, le persan, l'arabe et l'hébreu deviennent tour à tour l'objet de ses observations; il s'arrête avec complaisance sur cette langue hébraïque que Jehova lui-même a inspirée, et qui, par une consécration auguste, reçut la glorieuse destination de célébrer les grandeurs du Dieu d'Israël.

« Révérons, dit-il, les livres sacrés et la langue

» hébraïque, qui nous offrent des récits si naïfs, et
» à la fois si nobles et si majestueux, sur la création
» des mondes, sur les premiers âges de l'espèce hu-
» maine; qui nous montrent ensuite un peuple
» nombreux sorti d'une seule famille, tantôt chan-
» tant ses triomphes, tantôt déplorant les maux
» de la servitude aux rives de l'Euphrate, toujours
» conduit par l'Eternel jusques au moment où
» s'accomplit le plus auguste des mystères. Mais
» la langue des Hébreux s'est bornée à prêter ses
» formes à l'inspiration divine : c'est Jehova lui-
» même qui raconte le passé, qui dévoile l'avenir,
» qui fait retentir sa puissance dans les écrits des
» Prophètes; et les plus hautes pensées, les figures
» les plus hardies et les plus imposantes, enfin,
» le vrai sublime, viennent enrichir la langue
» d'une peuplade errante, pauvre et grossière, dont
» l'esprit ne s'élevait au-dessus des sens, qu'épou-
» vanté par les miracles qui renversaient sous ses
» pas les lois de l'univers. Ainsi, la littérature
» hébraïque doit peu à la langue qu'elle a em-
» ployée; émanée de l'Esprit divin, elle en porte
» le caractère; elle est surnaturelle, comme les
» événemens qu'elle annonce, ou qu'elle retrace,
» et les beautés qu'elle renferme ne sauraient con-
» venir qu'aux seules compositions éminemment
» religieuses. Aucune image n'était trop grande,
» aucune métaphore trop forte pour peindre les
» actes de la volonté céleste. Introduites dans la
» littérature profane, elles n'y seraient pas moins
» improuvées par le goût que par la Religion. »

Après avoir apprécié les langues d'Orient, l'auteur démontre la nécessité de les étudier; il en fait même un précepte, parce que chacune d'elles reproduit quelques-unes des traditions primitives; et après quelques observations sur les avantages de cette étude, il aborde plus directement le sujet, en s'occupant des langues de l'Occident.

Ici l'auteur, exalté par son enthousiasme, fait éclater ses transports par un magnifique éloge de la langue grecque. Il nomme ensuite les poètes qui précédèrent la création de l'épopée, et arrive ainsi à ce génie prodigieux qui fit briller sur la Grèce une auréole de gloire, et dont trois mille ans d'admiration n'ont pas encore suffi pour chanter les louanges.

« Non loin de ces temps héroïques, fameux par » tant de prodiges de force et de courage, qui » virent paraître ces héros, ces demi-dieux dont » les bras et les passions étaient également indomp- » tables, dont tout était grand, les vices comme » les vertus; lorsqu'encore le souvenir de leurs » hauts faits enflamme tous les cœurs, chez un » peuple qui possède une langue souple jusques à » prendre toutes les formes de la pensée, qui » habite une contrée où la nature, déployant » toute sa magnificence, présente les grandes » scènes si fécondes en sublimes émotions, dont » les croyances convertissant en autant de divinités » toutes les forces de la nature, sont si éminemment » poétiques : chez ce peuple il s'élève un homme » dont l'âme puissamment agitée peut réagir sur

» les impressions qu'elle éprouve, qui est entraîné
» par le besoin de les faire partager, qui, libre de
» toute entrave, n'obéit qu'à l'inspiration, mais
» qui est assez maître de son enthousiasme pour
» le retenir dans les limites du vrai et du beau;
» il prend pour sujet de ses vers un de ces grands
» faits historiques qui retentissaient dans les siècles;
» anime ses tableaux par le mouvement des pas-
» sions dans toute leur fougue et leur énergie;
» oppose le ciel à la terre, la pitié à la violence,
» la prudence au courage; agrandit l'homme sans
» lui enlever les traits qui le caractérisent; revêt
» les dieux des attributs de l'humanité sans qu'ils
» cessent d'être des dieux; porte ses regards sur
» toute la nature pour lui ravir ses plus brillantes
» couleurs; répand à pleines mains la vie, le sen-
» timent et les grâces; écarte dans sa marche
» pressée, ferme et hardie, tout ce qui pouvait le
» ralentir; choisit, par le seul effort de son génie,
» parmi toutes les combinaisons qui pouvaient
» s'offrir à sa pensée, celles qui devaient le plus
» profondément agiter le cœur et exciter l'admi-
» ration : tel se montre toujours Homère dans
» l'*Iliade* et souvent dans l'*Odyssée*. »

Comme on le voit, ce vieil Homère, objet de tant d'inspirations et d'hommages, a retrouvé tous ses traits sous la plume de notre habile écrivain. Il a peint ce poète sublime avec toutes les proportions de grandeur qui signalent son mâle génie; et, après l'avoir placé à ce rang suprême, auquel aucun autre n'est jamais parvenu, il groupe au-

tour de lui tous les hommes illustres qu'il avait inspirés, et qui, comme lui, couvrirent d'une gloire immense les beaux siècles de la Grèce.

Orphée, Linus, Hésiode avaient précédé Homère; l'auteur les nomme et les caractérise; il nomme ensuite et caractérise également Sophocle et Euripide, Eschine et Démosthène, Hérodote et Xénophon, Platon et Aristote, et tous les grands poètes, les grands orateurs, les historiens et les moralistes qui succédèrent au chantre d'Achille, et ont été, en quelque sorte, associés à son immortalité.

Ce n'est pas, ici, une nomenclature sèche et froide, ni un étalage fastueux d'érudition; l'auteur classe et apprécie chacun des écrivains qu'il a mentionnés, et après avoir indiqué tout ce que la langue grecque a produit de plus harmonieux, de plus profond et de sublime, il suit cette langue dans sa décadence, et fixe l'époque de sa corruption à celle de l'asservissement de la patrie d'Homère.

Toutefois, la langue de ce divin poète était impérissable comme lui. Aux monumens qu'elle avait élevés pendant sa prospérité, vinrent se joindre encore ceux des écrivains contemporains de ses disgrâces, et les hommages des conquérans de la Grèce. L'auteur nomme Théocrite, Isocrate, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile et Plutarque, comme les derniers écrivains grecs qui acquirent une grande renommée; et par une transition heureuse, il passe du peuple vaincu au peuple conquérant.

Riche des dépouilles d'Athènes, Rome transporte aussi dans sa langue les richesses de la langue des républiques qu'elle avait subjuguées. L'auteur prouve cette assertion en parcourant la nombreuse et brillante galerie des poètes, des orateurs et des historiens latins qui ont fait briller d'un éclat si vif et si pur l'empire de la maîtresse du monde.

Ici, viennent se ranger, dans l'ordre qui leur est propre, Pline, Térence, Lucain, Cicéron, César, Salluste, Tite-Live, Tacite; plus loin, Tibulle, Catulle, Properce, Ovide, Horace, Virgile, Quintilien; enfin, dans un rang moins élevé, Cornelius-Nepos, Velleius-Paterculus, Petrone, Martial et Juvenal.

Tous ces écrivains, qui furent tour à tour l'honneur et l'orgueil de Rome, et dont les écrits composent la littérature latine, ne sont pas groupés dans le mémoire que j'analyse, ainsi que je viens de le faire. L'auteur les classe dans le genre qui leur est particulier, examine leur langue dans son enfance, suit et marque ses progrès, signale ses perfectionnemens, et présente à l'admiration publique les poètes et les auteurs latins qui ont acquis le plus de célébrité, ou dont les ouvrages ont le plus puissamment influé sur le développement de l'esprit humain.

Mais le siècle d'Auguste devait s'éteindre comme le siècle de Périclès : la servitude avait flétri la Grèce, corrompu son goût et sa langue; et ce fut aussi la servitude, ce fut, sur-tout, la chute de l'empire romain qui entraîna et précipita la

décadence de la langue latine. Des débris du latin il se forma plusieurs idiomes, qui devinrent dans la suite les seules langues vivantes, et notre auteur s'arrête quelques instans à cette période extraordinaire, pour exposer les causes et retracer les effets de cette grande révolution.

S'il eût voulu borner son sujet aux détails que l'Académie avait le droit d'exiger de lui, il pouvait s'attacher seulement à marquer les périodes de la langue française, depuis son origine jusqu'à l'époque de sa plus haute perfection, et à faire remarquer l'accroissement qu'elle avait reçu, et les beautés qu'elle avait acquises dans ses rapports avec les langues déchues ; mais l'auteur avait des idées proportionnées à l'étendue de ses connaissances, et comme il avait promis de porter son examen sur toutes les littératures connues, il a voulu remplir ses promesses.

Il examine donc successivement les littératures italienne, française, anglaise, germanique, espagnole et portugaise, avec cette sûreté de tact et de goût, cette critique éclairée qu'un homme profondément versé dans l'étude des lettres peut, seul, apporter dans ses jugemens, et fait à chacune de ces littératures sa part d'influence et de gloire.

Ses premiers soins sont pour la littérature italienne. C'est elle, en effet, qui recueillit la plus grande partie de l'héritage du siècle d'Auguste, en s'enrichissant de toutes les beautés de la langue de Virgile : langue abondante, facile, harmonieuse et expressive, et qui s'accordait si naturellement

avec la flexibilité, la mollesse et la grâce de l'idiome italien. Mais avant de citer les écrivains de l'Italie qui avaient puisé dans les trésors de l'antiquité, après la découverte de l'imprimerie, il cite le Dante, Pétrarque et Bocace, dont les compositions furent le fruit de leur propre génie; et ce n'est qu'après eux qu'il nomme le Tasse et l'Arioste, qui firent une étude particulière des anciens.

Du reste, il prouve avec une grande force de raison, et sur-tout par des exemples, qui valent toujours beaucoup mieux que des argumens, que cette étude était un objet d'émulation pour les écrivains qui avaient l'ambition d'étendre le domaine de leur langue, et de former pour leur pays une littérature substantielle et durable, et c'est ainsi qu'il arrive naturellement à la littérature française.

Si, jusqu'à ce moment, l'auteur du mémoire n.° 5 a fait preuve d'une connaissance approfondie des classiques, il a prouvé, ici, que les lettres françaises ne lui étaient pas moins familières. Depuis Marot et Amyot, qui commencent notre littérature, et qui, les premiers, procurèrent à la langue française, jusqu'alors si faible, si pauvre et si bornée, des agrémens et des ressources que l'on était bien loin de soupçonner encore, jusqu'à Malherbe qui l'éleva à la dignité de l'ode; et depuis Malherbe jusqu'à Balzac et Racan, il indique tous les auteurs qui par leurs écrits préparèrent l'avénement de ce poète immortel dont le puissant génie ressuscita, pour la France, le siècle brillant

d'Homère, et transporta Rome sur la scène française, avec toutes ses pompes, tous ses héros, et ses plus imposans souvenirs.

L'auteur peint Corneille avec des couleurs fortes et dignes de lui, et réserve les grâces de son pinceau pour tracer les traits de Racine. Il fait éclater ensuite son enthousiasme pour les écrivains de tous les genres qui marchent à la tête de notre littérature, et déroule ainsi, aux yeux de ses lecteurs, toute la magnificence du siècle de Louis XIV et du siècle suivant.

Dans cette esquisse rapide, où l'on voit figurer tout ce que la France a produit de vraiment grand dans les sciences et les lettres, depuis Corneille jusqu'à l'abbé Delille, l'auteur se montre ce qu'il est partout, écrivain éloquent et critique judicieux; et après avoir signalé la plupart de nos illustrations littéraires avec cette justesse d'expression que peu d'écrivains possèdent comme lui, il passe à la littérature anglaise.

Là, c'est Shakespeare qui ne dut sa renommée qu'à lui-même, qui sortit de l'état d'abjection et de bassesse où ses débordemens l'avaient précipité, pour conquérir la plus éclatante gloire, et dont le génie grossier et sauvage, mais plein de force et de grandeur, présente l'étonnant contraste des trivialités les plus dégoûtantes auprès des plus mâles beautés.

Notre auteur a saisi les véritables traits de ce tragique célèbre, et les a réunis dans un portrait plein de vie, de chaleur et de vérité; il prouve

que si Shakespeare eût été formé à l'école des classiques, son génie, poli et perfectionné par de si beaux modèles, aurait dépouillé ses créations de ces monstrueuses disparités qui les dégradent, et révoltent à la fois le cœur, la raison et le goût. Aussi, fait-il remarquer la différence qui existe entre les écrivains anglais qui vécurent dans le commerce des anciens, et ceux d'entr'eux qui se livrèrent à leur propre imagination ; et, parmi les premiers, il place Milton, Addison, Pope, Hume, et tous les auteurs qui ont porté la langue anglaise à ce degré de perfection qui la fait distinguer parmi les langues vivantes.

Les littératures germanique, espagnole et portugaise lui fournissent ensuite le sujet des mêmes observations. Gessner, Khopstok et Goëthe, chez les Allemands ; Lopès, Calderon et Cervantes, chez les Espagnols, et le Camoëns, chez les Portugais, sont autant d'exemples qu'il cite de l'influence des anciens ; et ce n'est que lorsqu'il a épuisé tout ce qu'il avait à dire sur les littératures modernes, qu'il s'élève à des considérations d'un ordre supérieur, sur la situation actuelle de l'esprit humain.

Suivant lui, le génie n'a rien acquis depuis l'invasion de la Grèce ; il est toujours resté stationnaire, malgré les grandes merveilles qui se sont opérées. La propagation des arts, les progrès immenses des lettres, le perfectionnement des sciences, les paisibles conquêtes de la civilisation, la découverte du Nouveau-Monde ; et, d'un autre

côté, les terribles révolutions de la politique, l'ébranlement général des sociétés, le bouleversement des anciennes institutions et la création des institutions nouvelles, trente ans de catastrophes et d'enthousiasme, de terreur et d'admiration, de désolation et d'espérances, l'Europe entière sillonnée par la foudre des combats, enfin, les hardis mouvemens de la Grèce moderne, tels sont les grands objets qui, selon notre auteur, auraient dû exalter le génie et lui inspirer des conceptions sublimes; et puisqu'il est resté calme et froid au milieu de tant d'agitations et de prodiges, il en conclut que les anciens possédaient seuls le secret de ces créations admirables qu'ils nous ont laissées, et auxquelles il ne nous est pas permis d'atteindre.

Toutefois, s'il ne nous est pas donné de surpasser ou d'égaler même les anciens, nous pouvons au moins les imiter; mais il ne faut pas que cette imitation soit tellement servile que nous nous dispensions de penser et d'écrire d'après nous-mêmes. Les anciens n'ont pas tout dit.

« L'antiquité n'a pas exploré tous les détours » du cœur humain : à mesure que la civilisation » avance, que les événemens se déroulent, chaque » jour amène de nouvelles combinaisons de pas- » sions et de caractères, de nouvelles situations » pour les individus, pour les peuples et même » pour l'espèce entière. Que l'écrivain, en portant » ses regards sur les nombreux chefs-d'œuvre des » anciens et des modernes qui ont marché sur leurs

» traces, ne manifeste donc pas les regrets d'A-
» lexandre lorsqu'il craignait que les victoires de
» Philippe ne lui laissassent aucun coin de l'uni-
» vers à conquérir ! que de sujets nouveaux peu-
» vent l'enflammer ! L'activité humaine dévelop-
» pant d'autres mœurs, d'autres besoins ; d'im-
» menses ressources offertes à la fois à la pauvreté
» laborieuse et aux gouvernemens éclairés par les
» leçons d'une haute politique ; l'homme mieux
» connu de l'homme ; la nature partout interrogée
» répondant par des prodiges à de savantes inves-
» tigations ; le commerce déployant de nouvelles
» richesses ; la bienfaisance et la pitié devenues
» plus ingénieuses et plus heureuses dans leurs
» soins, recevant l'offrande de toutes les nouvelles
» découvertes ; l'univers s'étendant sous les pas et
» devant les regards de l'homme ; la terre offrant
» de nouveaux tributs au souverain que lui a donné
» le Créateur ; la civilisation repoussant la barbarie
» des contrées les plus lointaines, et de concert
» avec la Religion, apprenant à l'espèce humaine
» ses plus augustes destinées.

» Dans un autre ordre, le voile qui cache les
» opérations les plus mystérieuses de la nature,
» soulevé sur de vastes espaces ; des existences et
» des lois de la reproduction jusqu'ici inconnues,
» découvertes et constatées ; l'intelligence remon-
» tant, des faits qui frappent encore les regards,
» aux terribles catastrophes antérieures à l'homme,
» et se rendant contemporaine de l'époque où la
» main de la Divinité souleva les montagnes et

» creusa les abîmes; la science, par ses déductions
» les plus hardies, exhumant et reproduisant, en
» quelque sorte, les nombreuses générations d'êtres
» qui habitaient les eaux, fendaient les airs ou
» foulaient les gazons de l'ancienne terre.

» Quel autre spectacle présente le monde poli-
» tique! L'ordre social ébranlé dans ses bases;
» toutes les passions déchaînées, les intérêts heur-
» tant contre les intérêts, les principes contre les
» principes, une nation se combattant elle-même
» et triomphant des autres nations; des crimes
» épouvantables et des vertus héroïques; une do-
» mination s'élevant colossale sur des ruines, et
» bientôt expiant, par une chute soudaine, les
» criminelles erreurs de l'ambition et les faux cal-
» culs appuyés sur la seule force physique; enfin,
» les descendans d'un peuple de héros, long-
» temps avilis sous une odieuse et *abrutissante*
» domination, s'enflammant tout à coup sous l'é-
» tendard de la croix, faisant reparaître les exploits
» des Miltiade et des Léonidas, pour briser le joug
» du croissant, et conquérir à la fois sa liberté et
» sa Religion.

» Voilà l'immense carrière ouverte à la nouvelle
» littérature; qu'elle la parcoure avec hardiesse!
» mais que dans ses compositions elle ne cesse de
» prendre pour type les œuvres de l'antiquité, et
» de respecter les lois classiques! »

Après ce beau mouvement, l'auteur signale le danger des traductions. Il ne veut pas que nous ayons la prétention de faire revivre les anciens

dans notre langue, en les traduisant. Chaque langue a son génie particulier, et il est bien reconnu aujourd'hui, qu'il y a impossibilité de reproduire les beautés et les grâces des langues classiques, avec le secours des langues vivantes.

Notre auteur se livre, à cet égard, à des réflexions dont l'expérience a démontré la justesse, et rappelle, à l'appui de son opinion, la traduction de Tacite par Dureau de la Malle, traduction qui a réuni les suffrages de tous les hommes de lettres, et qui, pourtant, est loin de nous avoir transmis les traits vigoureux et profonds de l'original. Il invoque aussi l'autorité de d'Alembert.

C'est par ces considérations qu'il termine le développement de ses trois premières propositions; et, puisqu'il vient de prouver que l'étude des anciens est indispensable pour former un bon écrivain, il examine la question de savoir si la langue latine serait suffisante pour fixer les lois classiques.

Dans cette partie de sa dissertation, l'auteur étudie les caractères du grec et du latin; considère les rapports que ces deux langues ont entr'elles; les compare dans les influences qu'elles ont successivement exercées, ou qu'elles exercent encore; assigne le genre de destination qu'elles ont reçu dans le commerce de la société civile, le degré d'utilité qu'elles présentent, non plus à l'enseignement public, mais aux usages et aux mœurs des peuples, à la Religion et à la politique; et, après un parallèle éloquent, dans lequel il ne dis-

simule aucune des supériorités de la langue grecque sur la langue latine, il se décide, pourtant, à accorder une sorte de préférence à cette dernière langue, parce qu'elle a pénétré plus avant dans nos institutions, dans les nécessités sociales, et dans les plus importantes relations de la vie.

L'auteur se résume en ces termes :

« Il ne faut demander des inspirations soute-
» nues, et des leçons de goût et de style, qu'aux
» littérateurs de la Grèce et de Rome; mais l'é-
» tude de la langue d'Horace et de Virgile, de
» Cicéron et de Tacite est, à la rigueur, suffisante
» pour former un grand écrivain. »

L'analyse que je viens de faire ne pourra donner qu'une bien faible idée de cette savante composition. S'il eût été possible de vous la soumettre, vous y auriez reconnu un plan vaste, large et régulier, une disposition de preuves habilement combinée, une érudition profonde, raisonnée et positive, une juste appréciation des classiques, une définition exacte des caractères des langues d'Orient et d'Occident, et de celles qui se formèrent après la dissolution de l'empire romain; enfin, un style tantôt simple et naturel, tantôt relevé, nerveux et brillant, sans enflure, sans redondance, sans aucune trace de ce néologisme barbare qui menace d'envahir et de corrompre la langue de Racine, de Bossuet et de Fénélon : on y aurait remarqué le passage que j'ai cité sur la langue hébraïque et sur les livres sacrés; les portraits vigoureusement tracés d'Homère, de

Cicéron, de Virgile, de Corneille et de Shakespeare; des idées élevées sur l'état actuel de la civilisation, sur les littératures grecque et latine, sur les envahissemens de l'école moderne; un beau parallèle des langues classiques; enfin, des observations judicieuses sur le danger des traductions, et sur la nécessité d'imiter les anciens et de les adopter pour modèles.

Une critique rigoureuse avait signalé quelques taches dans cette production; mais, outre que ces légers défauts ne pouvaient aucunement affaiblir les beautés de premier ordre qu'elle renferme, l'auteur en a justifié plusieurs par des explications satisfaisantes; et la modestie qu'il a manifestée dans quelques passages de sa dissertation, avait fait d'ailleurs espérer qu'il se prêterait aveuglément aux rectifications qu'on pourrait exiger de lui.

Ces considérations ont suffi pour déterminer l'Académie à adjuger le prix de l'année à l'auteur du mémoire n.° 5; et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que cet auteur peut s'enorgueillir de plus d'un triomphe. C'est M. *Delpon de Livernon*, correspondant du conseil d'agriculture, et membre du conseil général du département du Lot, à Figeac. L'Académie des Sciences de Paris lui décerna, en 1820, le prix de statistique; il obtint, la même année, un des trois prix d'antiquités, fondés par le Ministre de l'intérieur, et la Société centrale d'agriculture lui accorda, l'année dernière, le prix des Notices biographiques.

Toutefois, l'Académie a voulu être entièrement

juste. Le discours n.° 2, malgré les défauts que j'ai signalés et les lacunes qu'il présente, n'en est pas moins une composition estimable; et, en lui accordant une mention très-honorable, il a été délibéré qu'il serait donné lecture, à la séance publique, des passages les plus remarquables de cette production. J'ai satisfait à ce désir.

L'auteur de ce discours est M. *Charpentier de Saint-Prest*, professeur d'humanités au Collége royal de Louis le Grand, à Paris, et ce nom, justement honoré dans les lettres françaises, n'a pu qu'ajouter à l'éclat d'un Concours qui laissera, dans le sein de l'Académie, les plus profonds et les plus flatteurs souvenirs.

S'il est du devoir des Académies d'exciter l'émulation des hommes qui sacrifient leurs veilles à la propagation des sciences et des lettres, il est bien glorieux pour elles de voir entrer, dans la lice qu'elles ont ouverte au génie, des écrivains laborieux dont le talent a déjà reçu, par des triomphes antérieurs, une sorte de consécration littéraire. Par cette noble coopération, ces écrivains s'associent à la mission d'instruction et de gloire que les corps savans sont appelés à remplir; et la couronne qui, dans de tels Concours, est décernée au vainqueur, est, à la fois, un monument de justice et de reconnaissance.

NOTICE

Sur la Vie et les Ouvrages de M. Pierre Magi-Durival, *Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, et de celle des Jeux Floraux.*

Par M. du Mège.

L'estime accordée à un écrivain doit toujours résulter de l'examen de ses travaux : s'ils furent utiles, leur auteur a des droits à la reconnaissance publique, aux souvenirs des corps littéraires. On aime à retrouver le point d'où il est parti, à examiner à la fois et ses découvertes et les différens obstacles qu'il rencontra dans sa course. Les détails de sa vie privée, presque toujours obscurs, ou peu intéressans, ne trouvent une place dans son éloge que lorsqu'ils peuvent être l'objet de quelques réflexions utiles. Ainsi, en rendant à la mémoire de M. *Magi-Durival* un hommage mérité, nous ne rapporterons que les circonstances les plus remarquables de sa longue carrière, tandis que nous rechercherons avec soin tout ce qui peut faire apprécier ses écrits.

On a dit que nos premiers penchans offrent de sûrs indices de ce que nous devons être un jour; et en effet, dès son adolescence M. *Magi-Durival*

était doué de cet esprit d'investigation qui caractérise ordinairement ceux qui sont destinés à agrandir le domaine des sciences. Né à Aurillac, en 1722, d'une famille généralement estimée, il fut envoyé, jeune encore, près d'un oncle, alors curé du bourg d'Avignonet. Cet ecclésiastique, dédaignant le faste et l'éclat, n'était que savant et vertueux. Ministre d'une Religion d'amour et de charité, il croyait que son premier devoir était de la faire aimer, et que le plus beau privilége attaché à ses fonctions était l'assurance d'être le premier appelé pour consoler et soulager l'infortune. Pendant soixante-dix années il fut pour ses paroissiens le dispensateur des bienfaits de la Providence, et, lorsqu'à l'âge de cent trois ans, la mort l'enleva à leur tendresse, les larmes de tous les habitans du Lauraguais coulèrent sur le modeste monument que son neveu lui consacra.

Les heureuses dispositions que M. *Magi-Durival* avait reçues de la nature ne pouvaient que se développer avantageusement près de cet oncle respectable, et les leçons de ce bon parent auraient peut-être pu suffire à notre collègue; mais le vénérable curé d'Avignonet se défiait de lui-même : il voulait que le fils de son frère devînt capable, par des talens vrais et des connaissances approfondies, ou d'embrasser l'état ecclésiastique, ou de paraître avec honneur dans le monde. Il confia donc l'éducation de son neveu aux Jésuites de Toulouse, dont le collége avait alors une célébrité qu'il devait aux talens de l'illustre auteur

du *Prædium Rusticum*, qui en était supérieur. Le Père *Vanière* accueillit le jeune *Magi* avec bonté, et applaudit à ses premiers essais. Plus tard, notre collègue fut reçu docteur en théologie, mais il n'entra point dans les ordres sacrés; et son oncle, approuvant les motifs de l'éloignement qu'il manifestait pour le sacerdoce, motifs bien respectables puisqu'ils prenaient leur source dans la crainte de ne pouvoir être digne du saint ministère, ne lui imposa d'autre obligation que celle d'habiter avec lui le presbytère d'Avignonet.

Dans le calme de cette retraite, M. *Magi-Durival* sentit qu'il devait chercher une occupation à la fois utile et attachante. L'étude de l'histoire des peuples de l'antiquité et de ceux du moyen âge lui avait toujours paru digne d'occuper les loisirs d'un philosophe, et il s'y livra tout entier. Mais il s'aperçut bientôt que les écrivains ont trop souvent, au gré de leurs passions, altéré les faits, et presque toujours dédaigné de peindre ce qui doit le plus intéresser un sage, les mœurs des peuples et les progrès successifs des arts et de la civilisation. On ne peut remplir ce vide immense qu'à l'aide des monumens qui ont échappé aux ravages des empires et à la barbarie des hommes, et ce fut ce qui engagea M. *Magi* à devenir antiquaire. Il éprouva d'abord de grandes difficultés. Toulouse renfermait il est vrai quelques collections de médailles grecques et romaines, mais trop estimées par leurs possesseurs. L'Académie des sciences, formée depuis peu d'années, n'avait

pas encore rassemblé les richesses numismatiques qu'elle dut, dans la suite, à la munificence de quelques-uns de ses membres. M. *Magi* fut donc obligé d'étudier l'archœologie dans les livres, et d'acheter chèrement les médailles dont il commença dès-lors à former une suite qu'il a constamment augmentée. Il aimait ces monumens, parce qu'il croyait y retrouver, non-seulement de fidèles tableaux de l'histoire, mais encore le livre de morale le plus éloquent pour les Rois. « Nos » Souverains verraient, disait-il, s'ils jetaient » un regard sur ces objets, qu'alors même que les » Césars faisaient le malheur du monde, ils fei- » gnaient d'avoir des vertus, et qu'ils regardaient » *l'équité, l'amour des lois, le respect pour les* » *dieux, la libéralité, la sécurité, la paix, les* » *vœux des peuples, la félicité du genre humain,* » comme les plus fermes appuis du trône, et les » garans les plus sûrs de leur propre intérêt. Ils » en plaçaient les symboles sur les revers de leurs » médailles, qui forment ainsi un code de tout » ce que la morale et la politique ont de plus » parfait. »

Le mémoire (1) dans lequel on trouve ce passage ouvrit à M. *Magi* les portes de l'Académie des Sciences. Il occupait depuis près de deux ans une place de Mainteneur dans celle des Jeux Floraux; mais il était évident qu'il ne l'aurait pas

---

(1) *Réflexions historiques et critiques sur les Médailles*, lues à l'Académie des Sciences en 1777.

obtenue de si tôt sans une circonstance extraordinaire qui avança l'époque de son élection.

L'Académie était depuis long-temps divisée d'intérêts avec les Magistrats municipaux. En vain M. *de Ponsan* avait, pendant quarante années, généreusement combattu pour elle. Les Capitouls redoublaient leurs attaques; on pouvait craindre que l'historien de l'Académie n'eût épuisé toute son érudition pour la défendre : il avouait même avec franchise qu'il ne pouvait plus espérer de trouver de nouvelles preuves en faveur de son système, que dans un registre cité par *Catel* et par quelques autres historiens. Mais, depuis un siècle, ce registre avait disparu, et l'on ignorait s'il existait encore. Tout à coup le précieux manuscrit est retrouvé, et celui qui le présente est M. *Magi-Durival.* Peindre le ravissement du vénérable défenseur d'*Isaure* est au-dessus de nos forces. « Cette » vue le remplit d'une de ces grandes joies aux- » quelles l'âme ne peut suffire. Il n'en mourut » pas, dit son panégyriste; c'est tout ce qui man- » qua à l'excès de ses transports. »

M. *de Ponsan* possédait les vertus des temps antiques; il crut que l'on ne saurait témoigner trop de reconnaissance à celui qui faisait présent à l'Académie de l'un des plus précieux monumens de l'histoire littéraire de Toulouse. Mais ses collègues ne partagèrent pas son enthousiasme. A la proposition d'admettre M. *Magi* au rang des mainteneurs, on répondit qu'un antiquaire serait sans doute étranger aux discussions académiques; et

que, toujours absorbé par de profondes méditations, il ne pourrait donner des conseils avoués par le goût. On paraissait ignorer que celui qui étudie sans cesse les grands modèles des littératures classiques doit, mieux qu'un autre, juger des productions de l'esprit, et l'on oubliait qu'à cette époque même *Maffei* et *Winkelmann*, antiquaires aussi, étaient comptés au nombre des écrivains qui déployaient le plus de goût et de génie. On se borna donc à offrir à M. *Magi* le titre de *Maître des Jeux Floraux :* il refusa. Mais bientôt on sentit qu'il était nécessaire de compter au nombre des académiciens un homme savant dans l'histoire, et accoutumé aux recherches de l'érudition. Il fallait répondre au *Discours historique* de M. *Lagane;* et l'on donna à notre collègue l'assurance qu'il obtiendrait la première place vacante. Ce fut celle de M. *de Ponsan.*

L'Académie reconnut bientôt toute l'importance de l'acquisition qu'elle venait de faire. Le grand mémoire qu'elle publia, en 1775, fut, en partie, l'ouvrage de M. *Magi*, et ce mémoire aurait été plus parfait, si notre collègue en avait seul disposé le plan et rédigé les passages les plus importans; mais, pour le perfectionner, il aurait fallu déployer un autre système et retrancher de longs fragmens, écrits sans doute avec talent, avec facilité, mais inutiles, et l'amour-propre de quelques Mainteneurs aurait eu trop à souffrir. M. *Magi* se contenta de protester contre ces passages, et il écrivit, pour lui seul, une *Histoire des Jeux*

Floraux, histoire qui, malgré quelques erreurs, est l'une des productions les plus remarquables de ce judicieux écrivain.

Les éloges du cardinal *de la Roche-Aymon*, des abbés *de Villars* et *d'Héliot*, et de M. *du Mas*, montrèrent toute la flexibilité du talent de M. *Magi*, beaucoup de finesse dans les observations, l'art de développer le caractère de chaque individu, d'en faire ressortir les nuances, souvent fugitives, et d'ajouter ainsi de nouveaux traits à la peinture du cœur humain.

Dans quelques *Contes moraux*, sorte de composition alors à la mode, il fronda les vices de son siècle, il dévoila les abus de l'administration, il prouva les avantages d'une sage liberté. Dans une *Anecdote espagnole sur les Jeux Floraux*, il montra tout le ridicule des prétentions outrées de quelques Magistrats et de plusieurs écrivains d'une ville de province; et, par une singularité remarquable, mais qui prenait peut-être sa source dans la vanité, les membres du Parlement, les petits auteurs dont il avait tracé avec soin les portraits, furent assez heureux pour ne pas se reconnaître dans ses peintures fidèles.

Ses *Réflexions philosophiques sur la langue et la poésie française*, ses *Questions sur des difficultés grammaticales*, ses *Observations sur la Sémiramis de Voltaire*, annoncent le littérateur profond, le philosophe et l'homme de goût.

Dans un travail sur les *Fabliaux*, il a su rajeunir et conserver les grâces naïves de nos vieux

poètes, les rendre intelligibles sans rien ôter à leur abandon aimable, et les faire briller d'un éclat nouveau sans altérer leurs couleurs antiques.

Un ouvrage d'une plus grande importance occupa pendant long-temps M. *Magi*. Il voulut combattre le célibat (1), il voulut démontrer qu'il était nuisible, immoral, source d'une foule de désordres et de crimes. Son livre est écrit avec chaleur; le style en est souvent élevé, quelquefois incorrect, mais toujours entraînant; cependant il ne le publia point. L'estime et les suffrages des plus savans publicistes furent son unique récompense, et ce traité, conçu d'une manière large, et où l'érudition la plus profonde est unie à la plus saine logique, et aux considérations politiques les plus importantes, fut condamné dès-lors à demeurer dans l'obscurité.

L'étude des monumens de nos provinces vint consoler M. *Magi* des causes secrètes qui s'opposaient à l'impression de son livre contre le célibat.

L'Académie venait de publier le premier volume de ses Mémoires. Dans le nombre, il y en avait un sur les antiquités de Toulouse. Cet opuscule, estimable sans doute, n'était pas exempt d'erreurs. L'auteur avait été trompé par des rapports peu fidèles; l'amour de la patrie avait exalté ses sentimens; il avait peut-être trop donné à l'enthousiasme, et pas assez à une critique sévère. M. *Magi*

---

(1) *Du Célibat, traité moral et politique.*

entreprit de le réfuter, et en même temps il voulut détruire une partie des erreurs, des mensonges grossiers qui déparent les écrits des historiens de Toulouse. Il fit plus; il prouva que les Magistrats municipaux, qui croyaient que leur titre distinctif provenait d'un *Capitole* bâti par les Romains, n'étaient que des membres d'un tribunal, d'un *chapitre*; que leurs actes étaient émanés *de capitulo*; qu'on les nommait d'abord *Consuls*, et que leur titre de *Capitouls* venait du mot *capituli*, dont l'idiome toulousain avait fait *Capitols* et la langue française *Capitouls*. Le scandale fut grand parmi ceux qui avaient fondé leurs titres et leurs prétentions héraldiques sur une chimère; mais le public applaudit aux observations piquantes que renfermait le petit écrit de M. *Magi*.

L'Académicien dont il avait attaqué avec franchise et décence les opinions, ne partagea point le courroux des Magistrats municipaux; il conçut même une véritable amitié pour l'auteur : mais cette amitié ne fut inaltérable que jusqu'au moment où M. *Magi* crut devoir combattre encore pour la vérité.

L'occasion se présenta bientôt. On avait trouvé dans le cimetière de l'église de *Notre-Dame de la Daurade* plusieurs tombeaux, parmi lesquels il en était un, sans inscription, orné de deux écussons chargés de châteaux crénelés. Dans le centre de la face principale, on voyait un médaillon qui renfermait l'image d'un agneau et une croix. L'académicien crut que ce monument était le tom-

beau de *Guillaume IV*, comte de Toulouse. M. *Magi* démontra que ce comte était mort avant l'établissement des armoiries, et que par conséquent on n'avait pu graver sur son mausolée des signes qui n'existaient pas encore. Il prouva d'ailleurs que les armes des comtes de Toulouse, successeurs de *Guillaume*, étaient différentes de celles qu'on remarquait sur ce marbre; mais tous ces efforts n'aboutirent qu'à lui faire perdre l'amitié de son collégue. Simple particulier, M. *Magi* luttait contre un membre du Parlement; il fut vaincu quoiqu'il eût raison, et l'impression du mémoire du Magistrat consacra bientôt une erreur historique.

M. *Magi* fut plus heureux dans sa description des roues de bronze qui appartenaient à l'Académie (1), et, quelque temps après, une découverte importante vint ajouter à sa réputation.

Tout le monde connaît le nom de ce tribunal créé pendant les premières années du treizième

---

(1) Ces roues, trouvées dans le village de *Fa*, furent sauvées de la destruction par l'abbé *Bertrand*. On n'en connaissait qu'une au musée du Vatican, et une autre dans le cabinet de Berlin. Elles furent achetées par M. *de Saint-Amand*, membre de l'Académie. *Benoît XIV* fit offrir à celui-ci la somme de dix mille francs pour un seul de ces monumens. Mais le possesseur répondit à M. *de Crussol*, archevêque de Toulouse, que S. S. avait chargé de cette négociation, qu'il était plein de respect pour le Saint-Père, mais que tout ce qu'il possédait de monumens antiques était destiné à l'Académie de Toulouse.

Ces deux roues sont placées maintenant dans le musée de cette ville.

siècle, et qui bientôt, outrepassant les bornes qui lui avaient été prescrites, répandit le deuil et l'effroi dans le midi de la France. Au seul nom de l'*Inquisition*, toute âme honnête frémit, et cependant cette institution a eu des panégyristes ! Mais en examinant la marche de l'esprit humain, les opinions, les préjugés et les croyances, on cesse de s'en étonner. Les *Albigeois* détruisaient toutes les idées reçues, attaquaient les dogmes les plus sacrés, et proclamaient de nouveau les erreurs de *Manès :* tout à coup un homme de mœurs austères, brûlant d'amour pour la gloire du ciel, s'avance pour les réfuter. Pieux adversaire, il ne les combattit qu'avec le glaive de la parole (1); il ne voulait que les ramener au sein de l'Église; il ne les livra pas aux bourreaux :

(1) Quelques écrivains ont cru que saint *Dominique* fut le créateur du tribunal de l'inquisition; mais ils se sont trompés. Saint *Dominique* fut seulement le fondateur de l'ordre des *Frères Prêcheurs*, qui, plus tard, prirent le nom de *Dominicains*. Les monumens historiques prouvent que ce saint traita toujours les sectaires avec douceur et charité. Tandis que le fougueux abbé de Cîteaux s'écriait, en montrant les malheureux habitans de Beziers prosternés devant les croisés : *Tuez-les tous, car Dieu connaît ceux qui sont à lui !* saint *Dominique* cherchait ailleurs à convaincre les hérétiques et par son éloquence et par l'exemple de ses vertus. Il mourut à Bologne, en 1221. Huit ans après, le Concile de Toulouse établit l'inquisition : elle ne fut d'abord exercée que par les évêques, qui devaient députer, dans chaque paroisse, un prêtre et deux laïques pour la recherche des sectaires et de leurs fauteurs. En 1233, l'exercice de l'inquisition en France fut confié aux *Frères Prêcheurs*. On ne saurait donc attribuer à saint *Dominique*, mort depuis douze ans, l'institution de ce tribunal.

après sa mort, tout changea. Mais l'histoire de ce tribunal est-elle bien connue? et les annalistes de Toulouse, toujours faibles, n'ont-ils pas dissimulé, trahi la vérité en ne révélant pas les détails des procédures par lesquelles tant d'innocens furent livrés aux plus cruels supplices? M. *Magi-Durival* retrouva l'un des registres originaux du saint-office, et ajouta ainsi une série de faits intéressans aux particularités historiques que *Philippe de Limborch* avait recueillies. Par l'examen de ce manuscrit, dont l'importance ne saurait être contestée, notre savant collègue établissait un grand nombre de faits inconnus aux historiens. Il montrait les Inquisiteurs tenant régulièrement des séances dans l'église et dans le cloître de *Saint-Saturnin*, et même dans l'Hôtel de ville; les prisons de la maison de l'Inquisition ne suffisant plus, le Viguier leur livrant celles de l'église de *Saint-Etienne* et celles des *Hauts-Murats*; ces juges condamnant à la fois, et chaque jour, un grand nombre de victimes; le deuil et l'effroi des peuples, et la flamme des bûchers s'élevant en tourbillon dans cette cité malheureuse, où les soldats de *Montfort* avaient porté naguères la flamme de l'incendie.

Les nombreuses sentences analysées par M. *Magi* nous apprennent que les inquisiteurs de Toulouse sévissaient même contre les sentimens intérieurs d'humanité. On était puni pour avoir cru que les hérétiques pouvaient être d'honnêtes gens : les saluer, ne pas dire du mal de ceux qui étaient dans l'erreur, leur donner l'hospitalité, leur ac-

corder simplement l'entrée de sa maison, ne pas dénoncer ceux qu'on croyait hérétiques, étaient des crimes irrémissibles. *Raymond VII*, comte de Toulouse, après avoir combattu avec gloire pour son trône et pour ses vassaux, fut lui-même obligé de s'asseoir à côté des Inquisiteurs, et de voir condamner par eux *Alaman de Roaix*, issu d'une illustre famille par laquelle *Raymond VI* avait été reçu lorsque le fanatisme chassa de son palais ce prince infortuné (1). C'est alors que les ministres du tribunal, conduisant au supplice

(1) Voici la sentence rendue contre *Alaman de Roaix*. Cette pièce était encore inédite. Elle peut servir à faire connaître et les erreurs des Albigeois et les formes suivies par les Inquisiteurs de Toulouse. Cette sentence est inscrite dans le *Livre de Vie*, pag. 160. En parlant des actes de condamnation, le greffier du tribunal dit qu'ils sont inscrits au *Livre de Vie : Scripta sunt in Libro Vitæ, id est, in Registro Inquisitionis.*

Anno quo supra (*) *XIIII mens. Febr. Alamano de Roaxio qui fuit de hæresi condemnatus; qui vidit et adoravit multociens et in multis locis, hæreticos tenuit et receptavit eos, multociens comedit cum eis et de Pane benedicto ab eis, multociens multis apparelhamentis et hæreticationibus multarum personarum interfuit, duxit et associavit eos multociens, et audivit hæreticos prædicantes. Errores de visibilibus quod Deus non fecit ea, quod in Baptismo et Matrimonio non salus, quod mortuorum corpora non resurgent, et quod sunt duo Dii, unus benignus et alius malignus. Et credidit prædictis erroribus, sicut hæretici dicebant credidit, et posse salvari per ipsos, et sunt XXX anni quæ credit hæreticos esse bonos homines, et dimisit illam et cred. ultimo die jovis post Festum S.ti Ylarii proximo præteritum. Recognovit etiam*

(*) 1247.

ceux qui avaient été condamnés, faisaient traîner vers le même bûcher les corps infects, et ravis au tombeau, de ceux qui étaient morts excommuniés, et que l'un des officiers des inquisiteurs faisait entendre ces mots terribles : *Celui qui fera ainsi, périra ainsi!* Et c'est encore alors que l'un des inquisiteurs disait avec vérité : *Factus est timor magnus in terra* (1) !

Notre collègue était trop judicieux pour attribuer à la Religion les maux qui ont désolé le Languedoc pendant le 13.me siècle. Il ne voyait dans ces violences que les marques d'un zèle

---

quod omnia quæ objecta fuerunt sibi super hæreticam pravitatem à bonæ memoriæ fratre Stephano de ordine Minorum et fratre W. Arnaldo de ordine Fratrum Prædicatorum, quod inquisit⁹ hereticæ pravitatis vera erant exceptis quibusdam quæ facta fuerant contra pacem, et ibi erat positum quod post pacem facta essent. Sustinuit etiam sententiam condemnationis de hæresi per x annos et amplius, convocato bonorum virorum consilio, injungimus ei in virtute præstiti juramenti quod hodie intret domo carceris apud Sanctum Stephanum, ibidem perpetuò muraturus ad peragendam pœnitentiam pro prædictis. Injungimus etiam eidem quod provideat Poncio qui stetit quondam cum Raimundo Scriptore, pro victu et vestitu quandiu ipse Poncius vixerit, in quinquaginta solidos Tholosanos annuatim. Item quod satisfaciat Hospitalariis Sancti Johannis sup̃. rapina quam ab ipsis habuit et aliis omnibus quibus damna et injurias irrogavit. Actum Tholosæ, in Domo Communi, in præsentia Domini Episcopi Tholosæ; Domini Comitis Tholosæ. Prepositi Sancti Stephani. W. Isarni. R. Prioris Fratrum Predicatorum; Fratris R. de Paonac. Johannis de Sancto Gaudentio, et P. Ariberti.

(1) Percin, *Monumenta Conventûs Tolosani*, pag. 200.

outré, que le désir d'anéantir l'erreur et de faire triompher la vérité. A cette époque, l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance. La législation n'était point fixée ; la force était le code presque toujours invoqué; et si les sectaires avaient triomphé, ils auraient sans doute aussi été persécuteurs et barbares. Dans quelques autres mémoires, M. *Magi* a combattu avec force des systèmes dangereux qui attaquaient plus ou moins le Christianisme, et dans le nombre de ses écrits on distingue une *Réfutation du Dictionnaire philosophique.*

M. *Magi* a montré de grands talens et une érudition profonde dans beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer des *Recherches sur l'ancienne et la nouvelle enceinte de Toulouse;* des *Dissertations sur des médailles phéniciennes, celtibériennes, grecques, gauloises et romaines;* des *Observations sur l'ancienne langue parlée à Toulouse, et sur les troubadours du* 14.me *siècle;* Mémoires estimables, et dans lesquels on retrouve des aperçus ingénieux et des découvertes importantes.

Quoique déjà dans un âge avancé, M. *Magi* semblait avoir triomphé du temps, et l'histoire lui aurait dû sans doute d'autres travaux remarquables; mais la révolution vint détruire toutes les sociétés savantes, et il n'était pas destiné à voir la nouvelle institution de l'Académie de Toulouse. Il éprouva de vifs regrets en apprenant que les richesses littéraires qu'elle avait rassemblées étaient

dispersées, et peut-être à jamais perdues pour elle. Mais, plus heureux que presque tous ses collègues, il put se soustraire à la proscription qui menaçait également tous les gens de lettres, tous les hommes vertueux. Retiré dans la petite ville de Grenade, environné de ses livres et de ses médailles, il vécut loin des tempêtes publiques; et s'il reparut quelquefois sur la scène du monde, s'il accepta même une magistrature créée pour concilier les intérêts de tous, il ne se servit de son influence sur les habitans de sa nouvelle patrie, que pour leur inspirer l'amour de l'ordre et prévenir des crimes. On lui doit même la conservation de l'église de Grenade, « dont la démo-
» lition avait été projetée par une de ces sociétés
» à qui toute puissance avait été donnée contre la
» Religion, ses temples et ses ministres. »

Il aurait peut-être paru inconvenant que M. *Magi*, auteur d'un livre contre le célibat, n'eût pas cédé au désir de prendre une compagne. Il avait écrit « que le mariage est une des plus
» belles institutions qui existent sur la terre, qu'il
» attache les parens à leurs familles et les citoyens
» à leur patrie, qu'il féconde l'état par la popula-
» tion, qu'il donne des mœurs à la société, et que
» l'humanité lui doit ses plus doux sentimens. »
Il voulut, quoique assez tard, prouver que sa conduite n'était pas en contradiction avec ses principes; il se maria donc, et ce fut à cette époque de la vie où la plupart des hommes trouvent le terme de leur existence. M. *Magi* avait en effet

plus de soixante-dix ans; cependant jamais union ne fut plus fortunée. Un fils et une fille en furent les fruits; et lorsqu'il cessa de vivre, après avoir atteint sa quatre-vingtième année, on vit près de son lit de mort les berceaux de ses enfans.

Savant et vertueux, notre collègue réunissait à un haut degré toutes les qualités qui forment l'homme aimable et le grand citoyen. La gloire et le bonheur de la France étaient les objets les plus chers à sa pensée. Il vit avec joie l'anéantissement du gouvernement Directorial, qui, souillant les trophées de la France, avait appelé sur elle tous les maux qu'entraînent à la fois, et les troubles civils, et la guerre étrangère : mais sa douce philantropie n'était point restreinte dans les limites de la patrie. Il désirait, redoutant pour la France les dangers des révolutions, qu'un meilleur ordre de choses s'établît dans des contrées, jadis célèbres, encore alors courbées sous le joug de l'esclavage. La Grèce sur-tout fixait ses regards. Pendant les victoires de l'armée d'Orient, il avait cru que les soldats français porteraient leurs drapeaux jusque dans la patrie de Périclès et d'Aristide. Son espoir avait été trompé; mais il formait toujours des vœux pour l'affranchissement des Hellènes. Nous en trouvons l'expression naïve dans un billet qu'il adressait, peu de temps avant sa mort, au respectable abbé *Bertrand*, passionné comme lui pour la numismatique. « Mon cher abbé, disait-il, je » vous renvoie les médailles grecques que vous » m'aviez prêtées. Elles sont d'une grande beauté;

» elles m'ont inspiré de vifs regrets sur l'état actuel
» des lieux où elles furent frappées. Jadis on espé-
» rait que la Czarine délivrerait les Grecs de l'es-
» clavage. Depuis, j'avais pensé que quelques
» détachemens de notre armée d'Egypte, vengeant
» les outrages que les Osmanlis nous ont prodi-
» gués, suffiraient pour chasser les Turcs de la
» Morée. Il a fallu renoncer à cette idée; néan-
» moins l'Europe est trop éclairée pour laisser
» long-temps encore les barbares en possession de
» cette terre classique. Nous sommes trop vieux,
» vous et moi, pour voir la glorieuse révolution
» qui doit rétablir l'empire d'Orient; mais puissent
» mes enfans en être les témoins!.....» Derniers souhaits d'un homme de bien, vous êtes accomplis! la Grèce est libre; elle a retrouvé les héros de Salamine et de Platée : pressés autour de l'étendard de la croix, marchant aux combats sous les auspices d'une Religion sainte, les habitans de l'Hellade ont rappelé la civilisation et les arts sur les bords de l'Illissus..... Toutes les nations applaudissent à leurs efforts, à leurs triomphes : Athènes, Argos, Sparte sortant de leurs ruines, semblent renaître pour les lettres, la gloire et la liberté.

OUVRAGES DE M. MAGI-DURIVAL.

DISCOURS ET MÉMOIRES IMPRIMÉS.

Discours de Réception, prononcé à l'Académie des Jeux Floraux en 1775, inséré dans le Recueil de cette année.

Éloge de *Clémence Isaure*, prononcé le 3 mai 1776, et imprimé dans le Recueil annuel.

Éloge du cardinal *de la Roche-Aymon*, l'un des quarante de l'Académie des Jeux Floraux, prononcé dans l'assemblée publique du 13 mars 1778, et inséré dans le Recueil annuel (1).

Éloge de M. l'abbé *de Villars*, membre de l'Académie des Jeux Floraux, imprimé dans le Recueil de l'année 1778.

Semonce ou Discours pour l'ouverture des Séances de l'Académie des Jeux Floraux, imprimé dans le Recueil de l'année 1779.

Éloge de M. l'abbé d'*Héliot*, membre de l'Académie des Jeux Floraux, prononcé le 1.er mai 1779, et inséré dans le Recueil annuel.

Réponse au Discours de M. *du Mas*, membre de l'Académie des Jeux Floraux, imprimée dans le Recueil de l'année 1782.

Éloge de M. *du Mas*, dans le même Recueil.

Réponse au Discours de Réception de M. le marquis d'*Escouloubre* à l'Académie des Jeux Floraux; dans le Recueil de 1789.

Réponses aux Discours de Réception de M. l'abbé *Saint-Jean*, de M. le marquis *de Panat*, et de M. *Gez*; dans le même Recueil.

Remarques d'un Russe sur la Colonie et le Capitole de Toulouse, in-12, 1781.

---

(1) M. *Magi* a placé la note suivante sur la copie manuscrite de cet opuscule : « On m'a dit que cet éloge était une ironie; eh! pou» vais-je faire autre chose pour cet homme? C'est parce que tout » le monde le connaissait, que je l'ai dépeint comme le favori de » la fortune. »

Mémoire sur deux roues de char, en bronze, conservées dans le cabinet de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, imprimé dans le second volume des Mémoires de cette société (1).

Mémoire sur les changemens survenus au premier langage et à l'ancienne poésie de Toulouse; dans le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux, publié en 1789 (2).

Mémoire historique sur l'Inquisition de Toulouse, au sujet de quelques registres de ce tribunal, au moyen desquels on établit des faits inconnus aux historiens; imprimé dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse (3).

OUVRAGES MANUSCRITS.

Histoire de la Gaie Science, d'après le registre de 1513, cité par *Catel*, et d'après celui qui commence en 1584 (4).

Mémoire sur les erreurs qui se sont glissées dans la fabrication des fleurs des prix des Jeux Floraux, et sur la manière de les représenter suivant leur institution.

Réflexions sur les causes de la pauvreté de notre langue, et sur la manière de l'enrichir.

Réflexions philosophiques sur notre poésie.

Contes moraux.

Questions sur des difficultés grammaticales.

Observations critiques sur la Tragédie de *Sémiramis*, de M. *de Voltaire*.

---

(1) 9 pages in-4.° et une planche.

(2) A la fin de ce mémoire, l'auteur a rapporté le *Sirventes d'Arnaud Vidal*, de Castelnaudary, qui remporta le premier prix décerné par les troubadours de Toulouse, en 1324.

(3) 30 pages in-4.°.

(4) Dans cet ouvrage, M. *Magi-Durival* a embrassé un système contraire à celui que l'Académie avait adopté dans le mémoire publié en réponse au *Discours historique* de M. *Lagane*.

Le Musée, ou les Arts portés chez les insurgens (1).

La Liberté.

Anecdote du seizième siècle, contenant l'histoire de *Dominique* de Marseille.

Anecdote espagnole sur les Jeux Floraux (2).

Le dix-huitième siècle.

Essai préservatif contre le *Dictionnaire philosophique*.

Réponse à une lettre de Paris, sur l'affaire des *Calas*.

Fabliaux.

Du Célibat, traité moral et politique, avec cette épigraphe : *Hic error tanquam lex custoditus est.* Sap. 14. 16.

Paris vu par un Provincial, en 1770.

Les Monumens.

Réflexions historiques et critiques sur les médailles.

Trois Discours prononcés à l'ouverture des assemblées publiques de l'Académie des Sciences de Toulouse.

Mémoire sur une médaille d'or de l'Empereur *Anthemius*.

Dissertation sur les prétendues nations monstrueuses.

Remarques historiques et critiques sur les Jeux publics des anciens et des modernes.

Conjectures sur la légende : OPI DIVINÆ.

Observations sur le mot *Salus* qu'on trouve souvent sur les médailles.

Mémoire sur des Tombeaux trouvés dans l'église et dans le cimetière de Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse.

Notice sur une Inscription découverte près des ruines de l'ancien amphithéâtre de Toulouse.

Mémoire sur le titre de *Roi des Français*, donné à LOUIS XVI.

---

(1) On lit la note suivante sur la première page de ce conte : « En 1784, il plut à M. *de Brienne* de faire un *Musée* à Toulouse, » où il n'y avait déjà que trop d'Académies; c'est ce qui m'inspira » l'idée de ce conte. »

(2) M. *Magi* a mis en note : « On a pris ceci pour une critique de cette Académie. *Ridendo dicere verum quid vetat?*

Essais sur des Médailles celtibériennes, phéniciennes, grecques, gauloises et romaines, découvertes à Vieille-Toulouse.

Manuel numismatique.

Catalogue raisonné d'une collection de médailles en or, en argent et en bronze (1). Trois volumes in-4.°

Mémoire sur l'ancienne et la nouvelle enceinte de Toulouse.

Mémoire sur le prétendu privilége des États de Languedoc.

---

(1) Cette belle collection, formée par M. *Magi-Durival*, est encore possédée par le fils de ce savant académicien.

SUJETS DE PRIX

PROPOSÉS PAR L'ACADÉMIE

POUR LES ANNÉES 1826, 1827, 1828.

L'ACADÉMIE avait proposé pour sujet de prix extraordinaire à donner en 1825, les questions suivantes : 1.° *Déterminer l'état politique, civil et religieux de la Gaule avant l'entrée des Romains dans cette partie de l'Europe ;* 2.° *Fixer, d'après les auteurs et les monumens, les connaissances que les Gaulois avaient acquises dans les sciences et dans les arts.* Mais les mémoires qui lui sont parvenus n'étant pas arrivés avant le premier mai, terme de rigueur, l'Académie en a renvoyé l'examen à sa rentrée pour 1826, en déclarant, toutefois, que le Concours est fermé.

Elle propose, pour sujet du prix à donner en 1826 :

UNE THÉORIE PHYSICO-MATHÉMATIQUE DES POMPES ASPIRANTES ET FOULANTES, *faisant connaître le rapport entre la force motrice employée et la quantité d'eau réellement élevée (la hauteur de l'élévation étant connue), en ayant égard à tous les obstacles que la force peut avoir à vaincre,* tels que le poids et l'inertie de la colonne d'eau élevée, son frottement contre les parois des

tuyaux, son étranglement en passant par les ouvertures des soupapes, le poids et le frottement des pistons, le poids des clapets ou soupapes, l'inégalité entre la surface supérieure et la surface inférieure de ces clapets au moment où la pression va les ouvrir, etc. Cette théorie doit être basée sur des expériences positives, et les formules qui en seront déduites doivent être faciles à employer dans la pratique.

Ce prix est double, et consistera en une médaille d'or de mille francs.

L'Académie donne pour sujet du prix de 1827, la question suivante : *Déterminer la manière dont les réactifs anti-fermentescibles et anti-putrides connus, tels que le camphre, l'ail, les peroxide et perchlorure de mercure (oxide rouge et sublimé corrosif), le gaz acide sulfureux, etc., mettent obstacle à la décomposition spontanée des substances végétales et animales, et préviennent ainsi la formation de l'alcohol dans les premières, et le développement de l'ammoniaque dans les secondes.*

Enfin, l'Académie propose pour l'année 1828, la question suivante : *A laquelle des deux littératures Grecque ou Latine, la littérature Française est-elle le plus redevable ?*

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

Les savans de tous les pays sont invités à travailler sur les sujets proposés. Les membres de l'Académie, à l'exception des associés étrangers, sont exclus du Concours.

Les auteurs sont priés d'écrire en français ou en latin, et de faire remettre une copie bien lisible de leurs ouvrages.

Ils écriront au bas une sentence ou devise, et joindront un billet séparé et cacheté portant la même sentence, et renfermant leur nom, leurs qualités et leur demeure.

Ils adresseront les lettres et paquets, francs de port, à M. D'AUBUISSON DE VOISINS, ingénieur en chef des mines, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, correspondant de l'Institut royal, secrétaire perpétuel de l'Académie, ou ils les lui feront remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse.

Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au 1.er mai de chacune des années pour lesquelles le Concours est ouvert. Ce terme est de rigueur.

L'Académie proclamera, dans son assemblée publique, la pièce qu'elle aura couronnée.

Si l'auteur ne se présente pas lui-même, M. le trésorier de l'Académie ne délivrera le prix qu'au porteur d'une procuration de sa part.

L'Académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter tous les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

FIN.